
Institut français du Proche-Orient
ifpo
Amman
Beyrouth
Damas


STOR

LES HYKSOS ET LA LÉGENDE D'IO
RECHERCHES SUR LA PÉRIODE PRÉMYCÉNIENNE [1]

PAR

JEAN BÉRARD

Dans nos *Recherches sur la chronologie de l'époque mycénienne* [2], nous avions été conduit, par un premier examen d'ensemble du problème, à la conclusion qu'une chronologie beaucoup plus haute que celle d'Ératosthène doit être retenue pour retrouver les rapports qui existent entre les traditions relatives à l'âge héroïque de la Grèce et les données archéologiques du Bronze Récent dans le bassin égéen. Après avoir tenté, dans une étude sur *Le mur pélasgique de l'Acropole et la date de la descente dorienne* [3], de parvenir à une première certitude pour le Retour des Héraclides, nous voudrions maintenant, pour éclairer la période tout entière, chercher deux autres repères semblables, l'un vers le milieu, l'autre vers le début de l'époque mycénienne.

Pour ce qui est du milieu de l'époque mycénienne, on peut espérer que l'indication désirée nous sera fournie dans un avenir très proche par la complète publication des fouilles américaines de Troie et les progrès de l'explo-

(1) Communication faite à l'Académie des Inscriptions le 14 décembre 1951.

MM. P. Lacau, P. Montet et J. Vandier, pour les questions égyptiennes, MM. R. Dussaud et E. Dhorme, pour les questions sémitiques, ont bien voulu nous aider de leurs conseils et nous ont fourni plus d'une indication précieuse. Nous tenons à leur exprimer ici notre bien vive reconnaissance.

(2) Communication faite à l'Académie des Inscriptions le 11 octobre 1946 (*C. R. A. I.*, 1946, p. 319-323), publiée dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, 1950.

(3) Communication faite à l'Académie des Inscriptions le 31 mars 1950 (*C. R. A. I.*, 1950, p. 119-121), publiée dans les *Studies presented to David M. Robinson*, I, p. 135 et s. Si, comme le propc M. B. Rowton (*Journ. eg. Arch.*, XXXIV, 1948, p. 57 et s.) le début du règne de Ramsès III doit être situé un peu plus tard qu'on ne le faisait, le même décalage doit intervenir pour la date du Retour des Héraclides proposée par nous. Mais ce décalage ne change absolument rien aux relations que nous avons établies avec l'ensemble des autres événements contemporains; et nous hésitons encore, pour notre part, à donner la préférence à la nouvelle chronologie, qui implique l'abandon de l'ère de Ménophrès (cf. M. B. Rowton, *Mesopotamian chronology and the « era of Menophres »*, dans *Iraq*, VIII, 1946, p. 94-110).

ration archéologique de Chypre, en particulier par les fouilles en cours à Enkomi et dans la région de Paphos. Force est donc de différer encore quelque peu cette enquête [1].

Dans cette attente, nous nous sommes tourné vers une autre recherche, celle qui concerne le début de l'époque mycénienne, sans pour autant nous en cacher la difficulté; car, en cette période plus reculée, les données précises et les repères certains sont plus rares encore que dans les siècles suivants.

Sans doute les objets égéens découverts en Asie antérieure ou en Égypte, et réciproquement les objets égyptiens ou orientaux découverts dans le bassin égéen, commencent-ils dès une époque bien plus reculée que le Nouvel Empire thébain; et tels de ces objets sont datables de manière exacte. Ainsi le couvercle inscrit au cartouche du roi Hyksôs Khian, retrouvé à Cnossos dans un dépôt du M. M. III A, est un témoin des échanges qui ont existé même au temps des rois-pasteurs entre la vallée du Nil et le monde égéen [2]. Ainsi encore, en sens inverse les fouilles de Phénicie et notamment celles de Ras Shamra ont confirmé des importations et des influences égéennes dans le Levant à la période du Bronze Moyen, avant et durant l'époque des Hyksôs [3].

Mais, si semblables découvertes attestent de manière non douteuse des contacts et des échanges, le caractère direct ou indirect de ces contacts et de ces échanges, leur importance même et leur signification restent problématiques. A plus forte raison serait-on dans le domaine de la pure conjecture, si on voulait d'emblée établir une relation avec tel fait ou tel nom de la légende grecque. Bien vite il apparaît que, dans l'état actuel de notre connaissance, il serait dangereux, bien plus, impossible de les interpréter sous ce rapport.

[1] Voir sur ce problème nos *Notes sur la stratigraphie et la chronologie de Troie au Bronze Récent*, dans *Historia*, 1950, p. 351-362.

[2] A. J. Evans, *Palace of Minos*, I, p. 419; Pendlebury, *Archaeology of Crete*, p. 172. Les restes de trois alabastrons d'un type commun en Égypte durant la Seconde Période Intermédiaire ont été également trouvés à Isopata (Evans, *The tomb of the Double Axes*, dans *Archaeologia*, LXV, p. 3; Pendlebury, *Ibid.*). Sur le sens de ce couvercle et d'une autre découverte semblable à Bagdad, dans lesquels E. Meyer croyait trouver la trace d'un vaste empire allant de la Mésopotamie à la Crète, voir les justes réserves de M. René Dussaud (*L'art phénicien au IIe millénaire*, p. 27). Sur les influences égyptiennes dans le bassin égéen à l'époque des tombes à fosse de Mycènes voir ci-dessous p. 42.

[3] Voir notamment Cl. Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 22 et s., 54 et s.; *Stratigraphie comparée*, I, p. 26 et s. Sur les autres découvertes de Phénicie, notamment à Byblos et Sidon voir *Stratigraphie comparée*, I, p. 65 et s., 73, 79.

Il ne reste en ces conditions qu'une ressource pour le début du XVIe siècle et la période antérieure, celle d'examiner si des textes égyptiens ou orientaux ne nous permettent pas de retrouver la trace de faits ou de noms dont par ailleurs la légende grecque nous a transmis l'écho. Si difficile qu'elle soit, et si faibles que soient à première vue ses chances de réussir, cette recherche ne saurait être écartée *a priori*, et elle doit être, croyons-nous, entreprise, encore qu'elle ne puisse l'être qu'avec la plus grande prudence. Un rapprochement isolé, en effet, risque trop d'être fortuit et trompeur. Seul pourra être envisagé un groupe de rapprochements, et de rapprochements très précis, s'insérant dans le cadre d'un ensemble plus large.

*
* *

Parmi les plus anciennes aventures légendaires de l'âge héroïque qui peuvent se rapporter à cette époque reculée, en est-il qui se réfèrent de manière particulière à des relations avec le Levant ? Spontanément l'attention se porte en premier lieu sur la légende d'Io et de ses descendants, qui sont censés avoir vécu et même avoir régné en Égypte ou en Phénicie pendant cinq générations, jusqu'au retour de Danaos et de son frère Ægyptos, d'Europe et de Cadmos en Grèce ou en Crète, et dont l'un au moins, Bélos, porte manifestement un nom sémitique [1]; ensemble dont on peut espérer retrouver le souvenir dans l'histoire de la Phénicie ou de l'Égypte, à supposer, naturellement, que ce ne soit pas, comme il faut se le demander, une aventure entièrement ou presque entièrement imaginaire.

Assurément, le caractère merveilleux de cette légende en ses débuts, l'union d'Io avec Zeus, sa métamorphose et ses « erreurs », n'inspirent guère confiance au premier abord. Bien vite, toutefois, le fabuleux de lui-même se détache de la trame d'une histoire purement humaine, dès qu'on a fait la part de la transfiguration poétique et d'une mentalité encore primitive. Aussi bien Hérodote déjà ne s'y trompait-il pas, faisant preuve sur ce point comme sur bien d'autres de plus d'esprit critique qu'on n'a coutume de lui en accorder. Selon les versions qu'en donnaient les Perses et les Phéniciens et auxquelles il

[1] Sur le nom de Bélos et aussi sur ceux de Cadmos et de Danaos, voir ci-dessous p. 15.

se réfère, l'histoire d'Io n'aurait rien eu de surnaturel. D'après les Perses, nous dit-il, des marins phéniciens vinrent au port d'Argos pour y faire le commerce et, leur cargaison une fois vendue, ils enlevèrent de vive force la fille du roi d'Argos, Io, en même temps que plusieurs autres femmes, pour les emmener sur leur navire en Égypte. D'après les Phéniciens, Io s'embarqua volontairement pour l'Égypte parce qu'elle s'était unie au maître d'un navire phénicien et qu'ayant conçu, elle redoutait la colère de ses parents [1]. Ephore, de son côté, faisait un récit analogue, ajoutant que le roi d'Égypte avait envoyé au père d'Io un taureau pour prix de sa fille [2]. Selon le même Hérodote, Europe aurait été simplement enlevée de Phénicie par des Crétois, dont le navire, précisaient d'autres auteurs, avait un taureau en figure de proue [3].

Rappelons tout d'abord l'histoire d'Io et de ses descendants, telle que la relate la *Bibliothèque* du Pseudo-Apollodore, qui en donne le récit suivi le plus complet.

L'aventure d'Io et de sa descendance, telle que la raconte le Pseudo-Apollodore dans le cadre plus vaste de l'histoire des descendants d'Inachos, peut se résumer comme suit.

Océan et Tethys eurent un fils, Inachos, qui donna son nom au fleuve Inachos en Argos. Inachos et Mélia, fille d'Océan, eurent deux fils, Phoroneus et Ægialeus. Ægialeus étant mort sans enfants, le nom d'Ægialeia fut donné à tout le pays; et Phoroneus, régnant sur tout ce qui fut plus tard appelé Péloponèse, eut de la nymphe Tèlédicè un fils Apis et une fille Niobé. Apis se comporta en tyran et donna au Péloponèse, d'après son propre nom, le nom d'Apia. Mais il fut victime d'une conspiration et tué par Thelxion et Telchis; il mourut sans enfants, et fut tenu après sa mort pour un dieu nommé Sarapis. Quant à Niobé, elle fut la première mortelle aimée de Zeus. Elle en eut un fils Argos, et, selon Acusilaos, un autre fils Pélasgos. Argos ayant recueilli la royauté, donna le nom d'Argos au Péloponèse. D'Evadné, fille de Strymon, et de Neaera, il eut Ecbasos, Piras, Epidauros et Criasos. Ecbasos eut un fils Agénor, et à son tour Agénor engendra Argos, appelé Panoptès, — « qui voit tout » —, qui avait des yeux sur tout le corps. Cet Argos eut d'Ismène, fille d'Asopos, un fils Iasos, qui est dit avoir été le père d'Io. Mais l'historien Castor et de nombreux tragiques disent qu'Io était fille d'Inachos, cependant qu'Hésiode et Acusilaos en font une fille de Piren [4].

(1) Her., I, 1-2; 5. Cf. Plut., *De malign. Her.*, II, 856 E. Même version dans Palaephatos, *De incred.*, 43. Voir également dans *Mythogr. gr.*, éd. Westermann, Anon. de Incred., 15, où Io est présentée comme une prêtresse d'Héra à Argos, qui, ayant perdu sa virginité, partit pour l'Égypte, et, en raison de sa beauté, y fut adorée comme une déesse.

(2) Eph., *F. H. G.*, I, p. 258, fr. 79.

(3) Her., I, 2; Euseb., *Chron.*, éd. Schœne, p. 43 et s.

(4) Ps.-Apollod., II, 1, 1-3.

Io fut séduite par Zeus, alors qu'elle était prêtresse d'Héra. Mais Zeus ayant été surpris par Héra, toucha Io et la changea en vache blanche, jurant qu'il n'avait point eu commerce avec elle. Héra demanda à Zeus de lui donner cette vache et plaça Argos Panoptès pour la garder, cet Argos étant donné par certains comme fils d'Arestor, ou encore d'Inachos, ou encore d'Argos et d'Ismène, ou enfin de la Terre. Argos attacha Io à l'olivier qui se trouve dans l'enceinte sacrée des Mycéniens. Zeus ordonna à Hermès de voler la vache et, comme Hermès ne pouvait le faire en cachette, il tua Argos d'une pierre, d'où son nom d'Argeiphontès. Mais Héra envoya un taon contre la vache, qui s'enfuit d'abord vers la mer Ionienne, puis à travers l'Illyrie et le mont Haemos vers le détroit alors appelé de Thrace, puis, après qu'elle l'eut franchi, Bosphore. Ensuite, après avoir été en Scythie et au pays Cimmérien, après avoir traversé de vastes étendues de terre et de mer en Europe et en Asie, elle finit par arriver en Égypte, où elle reprit sa forme primitive et donna le jour à un fils Epaphos sur la rive du Nil. Héra chargea les Curètes de faire disparaître ce fils; ce qu'ils firent. Mais Zeus l'ayant su, tua les Curètes, cependant qu'Io se mit à la recherche de son enfant. Après avoir erré à travers la Syrie parce qu'elle avait appris que la femme du roi de Byblos élevait son fils, et ayant retrouvé Epaphos, elle s'en fut en Égypte, où elle épousa Télégonos, qui alors régnait sur les Égyptiens. Elle y érigea une statue de Déméter, que les Égyptiens appellent Isis, et ils donnèrent semblablement à Io le nom d'Isis [1].

Devenu roi des Égyptiens, Épaphos épousa Memphis, fille de Nil, et fonda la ville qui porte le nom de Memphis. Il en eut une fille Libye, à laquelle la Libye doit son nom. Libye eut de Poseidon des jumeaux, Agénor et Bélos. Agénor s'en alla en Phénicie pour y régner. Bélos resta en Égypte, où il régna, et épousa Anchinoé, fille de Nil, dont il eut deux jumeaux, Ægyptos et Danaos, ainsi que, selon Euripide, Cépheus et Phineus. Danaos fut établi par Bélos en Libye et Ægyptos en Arabie. Mais Ægyptos soumit le pays des Mélampodes auquel il donna le nom d'Égypte. Ægyptos et Danaos eurent des enfants de leurs nombreuses femmes : le premier eut cinquante fils, et le second cinquante filles. Mais comme ils s'étaient disputés au sujet du royaume, Danaos, redoutant les fils d'Ægyptos, fut le premier à construire un navire sur le conseil d'Athèna, et, y ayant embarqué ses filles, s'enfuit. Il toucha à Rhodes, où il érigea une statue d'Athèna Lindia. De là il vint à Argos, où Gélanor lui céda la royauté. Il soumit le pays et donna à ses habitants le nom de Danaens. Le pays étant sans eau, par une vengeance de Poseidon, il envoya ses filles en chercher. L'une d'elles, Amymonè, fut surprise par Poseidon, qui lui révéla les sources de Lerne [2].

Les fils d'Ægyptos s'en furent à Argos et prièrent Danaos de leur accorder ses filles. Danaos accepta; mais, la nuit de leurs noces, donna des poignards à ses filles, en leur ordonnant de tuer leurs époux. Ce que toutes firent, hormis l'aînée, Hypermnestra, qui épargna Lyncée. Ce Lyncée succéda par la suite à Danaos [3].

Quant à Agénor, étant allé en Phénicie, il y épousa Téléphassa. Il en eut une fille Europe et trois fils, Cadmos, Phoenix et Cilix. Certains toutefois disent qu'Europe était fille, non d'Agénor, mais de Phoenix. Zeus s'étant épris d'elle, se métamorphosa en taureau et l'emmena

(1) *Ibid.*, II, 1, 3 (fin).

(2) *Ibid.*, II, 1, 4.

(3) *Ibid.*, II, 1, 5; et II, 2, 2.

sur son dos à travers la mer jusqu'en Crète. Là il s'unit à elle et en eut Minos, Sarpédon et Rhadamanthe. A la recherche d'Europe, Agénor envoya ses fils en leur ordonnant de ne point revenir sans elle. A eux se joignirent Téléphassa et Thasos. Comme ils n'y avaient point réussi, Phoenix s'établit en Phénicie ; Cilix en Cilicie ; Thasos dans l'île de Thasos; Cadmos avec Téléphassa en Thrace, avant qu'il allât en Béotie fonder la Cadmée [1].

L'aventure d'Io et de ses descendants nous est présentée avec quelques variantes et quelques additions de détail dans les poètes et les mythographes anciens, qui parlent à mainte reprise de cette légende célèbre entre toutes. C'est ainsi que, selon certains auteurs, et le Pseudo-Apollodore lui-même, le petit-fils et successeur d'Épaphos se serait appelé, non Bélos, mais Bousiris, et se serait signalé par sa cruauté, sacrifiant tous les étrangers qui arrivaient en Égypte, jusqu'au jour où Héraclès l'aurait tué.

Héraclès, après avoir traversé la Libye, — rapporte le Pseudo-Apollodore en racontant les exploits du héros — vint en Égypte, alors gouvernée par Bousiris. Ce Bousiris, qui était fils de Poseidon et de la fille d'Epaphos, Lysianassa, sacrifiait les étrangers sur un autel de Zeus en raison d'une prédiction. Car l'Égypte connut alors neuf années de disette, et le devin Phrasios, qui était venu de Chypre, dit que la disette cesserait, si un étranger était égorgé chaque année en l'honneur de Zeus. Bousiris égorgea d'abord le devin lui-même, puis tous les étrangers qui arrivaient en Égypte. Héraclès fut donc appréhendé et mené aux autels; mais il rompit ses liens, et il tua à la fois Bousiris et son fils Amphidamas. Après quoi Héraclès s'en fut en Asie [2].

Mais point n'est besoin d'énumérer ici tout au long ces variantes et ces additions, qui ne changent guère le schéma général de la légende [3]. Nous y reviendrons lorsqu'il sera nécessaire, dans le cours de notre recherche.

*
* *

A quels événements de l'histoire d'Orient et d'Égypte les auteurs anciens rapportaient-ils cette légende, et à quelle époque la situaient-ils ?

[1] *Ibid.*, III, 1, 1.

[2] *Ibid.*, II, 5, 11.

[3] Nous renvoyons principalement notre lecteur aux articles *Io*, *Epaphos*, *Belos*, *Agenor*, *Danaos*, *Aegyptos*, *Kadmos* du *Lexikon* de Roscher et de la *R. E.* de Pauly-Wissowa. Sur la légende d'Io et sur les représentations qui nous en sont données dans l'art, voir principalement : R. Engelman, dans *Jahrb. d. Inst.*, 1903, p. 37 et s.; U. Pestalozzi, dans *Athenaeum*, 1939, p. 105-13 → Myres, dans *Class. Rev.*, 1946, p. 2-4.

Le Marbre de Paros, qui ne fait allusion qu'aux derniers épisodes de ces aventures parce qu'il ne commence qu'à cette époque sa liste chronologique, situe la venue de Cadmos et de Danaos en Grèce par rapport aux autres événements de l'âge héroïque, les datant de 309 et 301 ans avant la prise de Troie [1]. Mais par malheur il ne les situe point relativement à l'histoire d'Égypte ou de Phénicie.

La chronologie d'Eusèbe nous fournit des renseignements beaucoup plus abondants, mais contradictoires, car elle résulte, on le sait, de la fusion de plusieurs chronologies grecques différentes, avec des chronologies orientales.

Du temps de la XVIe dynastie thébaine, dont le début se situe selon Eusèbe en la première année d'Abraham (2016 av. J.-C.) [2], la venue en Égypte de la fille d'Inachos, Io, adorée dans le pays du Nil sous le nom d'Isis Pharia, est mentionnée dans la chronologie d'Eusèbe en l'an 161 d'Abraham (1856 av. J.-C.) et Apis, adoré pour la première fois en Égypte sous le nom de Sérapis, est mentionné en l'an 180 d'Abraham (1837 av. J.-C.). Postérieurement au début de la XVIIe dynastie des rois-pasteurs en l'an 190 (1827 av. J.-C.), on retrouve mention d'Apis-Sérapis, fils de Niobé, — non d'Io — et de Zeus, en l'an 225 (1792 av. J.-C.). En l'an 270 (1747 av. J.-C.), un roi d'Argos Apis-Sérapis part pour l'Égypte avec une armée et Memphis est fondée par Apis en l'an 282 (1735 av. J.-C.). Après le début de la XVIIIe dynastie thébaine en l'an 293 (1724 av. J.-C.) reparaît en l'an 431 (1586 av. J.-C.) une Io, fille de Prométhée. En l'an 488 (1529 av. J.-C.) une Io fille d'Inachos ou d'Iasos s'unit à Zeus et est changée en vache. En l'an 505 (1512 av. J.-C.), une autre mention est faite d'Io, Io la seconde selon Syncelle, qui part en Égypte, où elle est appelée Isis Pharia, y épouse Télégonos, et met au monde Épaphos. Télégonos reparaît en l'an 510 d'Abraham (1507 av. J.-C.) comme roi d'Égypte, et il est donné comme appartenant à la septième génération depuis Inachos; il est mentionné encore en l'an 529 (1488 av. J.-C.) comme fondateur de Memphis et roi d'Égypte. Le règne en Égypte de Bousiris, petit-fils d'Épaphos, est mentionné en l'an 558 (1459 av. J.-C.). Quant à l'histoire des Danaïdes, elle apparaît pour la première fois dès l'an 525 (1492 av. J.-C.). En l'an 528

[1] *Marm. Par.*, éd. Jacoby, p. 4-5, ep. 7 et 9.

[2] Pour la commodité du lecteur, nous marquons ici les correspondances en années avant Jésus-Christ bien que, comme nous l'indiquerons plus loin, aucune de ces dates n'ait la moindre valeur en chronologie absolue.

(1489 av. J.-C.), première mention d'Armaïs, identifié à Danaos, comme roi d'Égypte pendant cinq ans, et en l'an 533 (1484 av. J.-C.), de Rémessès, identifié au frère de Danaos, Ægyptos, qui en l'an 537 (1480 av. J.-C.) aurait donné son nom à l'Égypte, auparavant appelée Aéria ou Mestraia. En l'an 541 (1476 av. J.-C.) est située l'accession de Danaos à la royauté d'Argos, et en l'an 550 (1467 av. J.-C.), l'histoire des Danaïdes. Cadmos est donné comme régnant à Tyr en l'an 562 (1445 av. J.-C.), après avoir été chassé de Thèbes en Égypte, et comme venant à Thèbes de Béotie en l'an 588 (1429 av. J.-C.); puis comme épousant Harmonie en l'an 611 (1406 av. J.-C.), et fondant la Cadmée en l'an 613 (1404 av. J.-C.). Sa venue à Thèbes de Béotie est une fois encore signalée en 696-700 (1321-1317 av. J.-C.). La première mention d'Europe est en l'an 572 d'Abraham (1445 av. J.-C.). Il est à nouveau question d'Europe ravie par Zeus en l'an 586 (1431 av. J.-C.); puis encore en l'an 698 (1319 av. J.-C.), et une dernière fois en l'an 732 (1285 av. J.-C.), le début de la XIX[e] dynastie étant situé en l'an 641 (1376 av. J.-C.), et la prise de Troie en l'an 835 (1182 av. J.-C.) dans cette même chronologie d'Eusèbe [1].

Ce résumé suffit, croyons-nous, à faire comprendre qu'il est impossible, *a priori*, de préférer l'une quelconque de ces datations aux autres et, bien plus, que, selon toute vraisemblance, aucune d'entre elles n'a la moindre valeur absolue. Le parallélisme même avec certains événements de l'histoire d'Égypte, notamment avec le règne des différentes dynasties, est en soi fort suspect et sujet à caution. Car de même que pour l'identification du roi odysséen Polybe avec le roi d'Égypte Thuoris, dans Eusèbe, ou pour la fondation de Tyr au lendemain de la Guerre de Troie, dans Justin, la question se pose de savoir si ce sont des correspondances primaires, ou si ce ne sont pas plutôt, comme il y a toutes chances ou même comme on peut parfois le démontrer, des correspondances établies secondairement, à époque plus ou moins tardive, après la renaissance Saïte, par des déductions arbitraires, ou par la fusion, plus arbitraire encore, de deux chronologies qui à l'origine étaient entièrement distinctes [2].

(1) EUSEB., *Chron.*, éd. Schoene, p. 11 et s.; éd. Helm (Jérôme), p. 20 et s. Pour éviter une plus grande complication, nous n'avons pas tenu compte des décalages de quelques années qui souvent existent d'une version à l'autre, mais sont sans importance.

(2) Voir à ce sujet nos remarques dans *Recherches sur la chronologie de l'époque mycé-*

En ce qui concerne, notamment, l'identification de Danaos avec Armaïs, et d'Ægyptos avec Rémessès, c'est-à-dire un Ramsès qui paraît être, pour autant qu'on en peut juger, Ramsès Ier, plutôt que Ramsès II, il pourrait sembler à première vue qu'elle est moins fragile; mais vite on est conduit à reconnaître qu'elle est aussi arbitraire.

Cette identification de l'histoire de Danaos et d'Ægyptos avec les événements des règnes d'Horem-Heb et des premiers pharaons de la XIXe dynastie, résulte déjà d'une indication de Josèphe se référant à Manéthon [1]. Notons tout de suite, cependant, qu'en un autre passage Josèphe semble situer l'événement à la fin, non de la XVIIIe, mais de la XIXe dynastie, par suite d'une contamination et d'une réduplication fréquentes en un domaine où règne la plus grande confusion [2]. En fait, les années troublées qui marquent la fin de la XVIIIe dynastie et l'avènement de la XIXe, non plus que les événements de la fin de cette XIXe dynastie, n'ont absolument rien de commun avec l'histoire de Danaos et d'Ægyptos; et l'analogie, si analogie il y avait, qui aurait été à l'origine de ce rapprochement, ne put être que toute superficielle et fortuite. De plus, il faut remarquer que, dans la chronologie d'Eusèbe, ces règnes d'Armais et de Rémessès en Egypte, à ce moment, sont en contradiction avec ceux de pharaons donnés comme appartenant à la dernière partie de la XVIIIe dynastie, auxquels ils se superposent purement et simplement, de même que, pour la période antérieure, les règnes de Télégonos et de ses successeurs en Égypte se superposent à une suite continue de pharaons de la XVIIIe dynastie qui ne leur laissent point de place, à partir de l'année 364

nienne, p. 11-12.

(1) JOSEPH., *Ap.* I, 227-232 = MANETHO, éd. Waddell, fr. 54 (où Danaos est appelés Ἕρμαιος et Ægyptos Σέθως; Cf. *ibid.*, II, 16). Voir également *Livre de Sôthis*, p. 293, nº 46 (Ἁρμαῖος), et AFRICAIN, XVIIIe dyn., nº 14 (Ἀρμεσίς). Indications rapidement commentées dans PAULY-WISS., s. v. *Harmaïs*. Le nom d'Armaïs est à rapprocher non de celui d'Horem-Heb, mais de celui de Ramsès, parfois déformé en Remessès, Ramessès et Harmessès (JOSEPH., *Ap.*, I, 97-98, etc.).

(2) JOSEPH., *Ap.*, I, 91-103; notamment 97-102, où deux fois reparaît le nom d'Harmaïs, la deuxième fois seulement identifié avec Danaos, cependant que son frère Séthosis l'est avec Ægyptos. Dans cette chronologie relative aux rois-pasteurs et à l'Exode règne la plus grande confusion puisque le départ d'Égypte est donné tantôt comme de 1.000 ans antérieur à la guerre de Troie (JOSEPH., *Ap.*, I, 104), tantôt comme contemporain du règne de Bocchoris, situé à tort 1.700 ans avant l'époque de Josèphe (en réalité fin du VIIIe s. av. J.-C.) ou de la VIIe Olympiade (JOSEPH., *Ap.*, II, 16-17). Nous aurons à revenir sur ces faits à propos de l'histoire des Impurs.

d'Abraham (1653 av. J-.C.) [1]. Ils sont en contradiction également avec la date de 641 d'Abraham (1376 av. -J-.C.), indiquée comme celle du début de la XIX[e] dynastie, où ces règnes de Danaos et d'Ægyptos devraient logiquement se situer.

Comme autres repères chronologiques qui nous ont été fournis par les Anciens, signalons encore d'une part, que, selon une tradition connue de Ptolémée de Mendès et rapportée par plusieurs autres auteurs, Inachos nous est donné comme vivant à l'époque où Ahmosis reprit Avaris, et où les Hébreux quittèrent l'Égypte sous la conduite de Moïse [2], tradition dans laquelle l'Exode est identifié à l'expulsion des Hyksôs par le fondateur de la XVIII[e] dynastie. Mais une fois encore il est impossible de savoir *a priori* la valeur de cette tradition entre bien d'autres, relative à la date de l'Exode, comme de celle relative à la contemporanéité d'Inachos, d'Ahmosis et de Moïse.

Signalons, d'autre part et enfin, la relation établie entre l'expulsion de Danaos et de Cadmos et l'histoire des Impurs chassés d'Égypte selon Hécatée d'Abdère. Un fragment d'Hécatée d'Abdère, que nous tenons de Diodore, rapporte qu'à la suite d'une maladie pestilentielle survenue en Égypte, les étrangers qui suivaient en matière de religion des rites différents des Égyptiens furent expulsés du pays : de ces Impurs, la partie la plus noble vint en Grèce et d'autres lieux sous la conduite, notamment, de Cadmos et de Danaos, cependant que la plus grande partie s'en fut en Judée, voisine de l'Égypte et encore déserte en ce temps, sous la conduite de Moïse et y fonda Jérusalem [3]. Mais, tel qu'il nous est rapporté par Hécatée et d'autres auteurs anciens, cet épisode des Impurs provient, comme nous verrons, de la contamination de différents événements de l'histoire d'Égypte — l'expulsion des Hyksôs notamment — auxquels il a emprunté ses divers éléments. Il convient donc encore, provisoirement au moins, de le laisser de côté, faute de pouvoir y retrouver une indication sûre d'où partir, quitte à y revenir éventuellement, par la suite, s'il en est besoin.

(1) Voir ci-dessus p. 7 et ci-dessous p. 20.

(2) Cf. *F. G. H.* (éd. Muller), III, p. 509, fr. 2; et voir R. WEILL, *La fin du Moyen Empire égyptien*, p. 89, 91, 655 et s., 663 et s. et surtout 650-651.

(3) *F. H. G.*, II, p. 391, fr. 13; et voir R. WEILL, *op. cit.*, p. 85 et s.

La conclusion de ce premier examen est donc purement négative, ce qui n'a rien d'étonnant. Toutes ces indications sont manifestement trop contradictoires et trop suspectes, leur origine nous étant tout à fait inconnue, pour qu'on puisse faire fond sur elles. Il convient donc, si nous voulons parvenir à un résultat, de chercher d'autres voies.

*
* *

Faute d'avoir trouvé dans ces différentes traditions le moindre guide tant soit peu sûr, il est nécessaire, pour éviter que l'enquête ne s'égare ou même ne soit entreprise inutilement, de se poser une question préalable. Dans l'histoire d'Égypte, y a-t-il une ou plusieurs périodes où une série de rois étrangers régnant pendant cinq générations successives, peut trouver place ? Ou n'y en a-t-il point?

Pour être sûr de ne négliger aucune hypothèse, et pour ne partir d'aucune idée préconçue, il faut embrasser toute la période du Bronze Moyen et du Bronze Récent, depuis le début du Moyen Empire thébain jusqu'à la XXe dynastie. Plus anciennement que cette date initiale, il n'y a vraiment aucune possibilité; car déjà les chances sont faibles à la XIIe et plus encore à la XIe dynastie, et l'on ne peut sensément songer à une période plus reculée encore. Postérieurement à cette date terminale, il est semblablement inutile de chercher, surtout s'il est vrai, comme nous croyons l'avoir démontré, que le Retour des Héraclides, qui marque la fin de l'âge héroïque, doit être daté du début de la XXe dynastie avant Jésus-Christ [1]. Dans son ensemble, cette histoire égyptienne du Moyen et du Nouvel Empire nous est dès maintenant connue de manière assez précise et sûre, sauf pour l'époque de la Seconde Période Intermédiaire, entre le Moyen et le Nouvel Empire, pour laquelle des incertitudes et des lacunes subsistent dans nos connaissances.

Du temps des grands pharaons du Moyen Empire thébain, depuis l'époque où l'Égypte est à nouveau unifiée sous l'autorité de Mentouhotep II jusqu'à la fin de la XIIe dynastie, la succession des pharaons de la XIe et de la XIIe dynastie, leur puissance et l'ordre qui règne dans le pays, surtout du

[1] Voir ci-dessus p. 1.

temps des grands Amenemhet et Senousret, nous sont connus de façon suffisamment sûre et détaillée pour qu'on doive exclure sans la moindre hésitation la possibilité d'un épisode tel que l'aventure d'Io et de ses descendants, si romancé et si transfiguré qu'on le suppose. Semblablement, après la restauration nationale due à Ahmosis vers 1580, et durant toute la XVIII[e] dynastie, nous connaissons suffisamment bien le nom de tous les pharaons, leur ordre de succession, la durée et les événements de leur règne, pour que le moindre doute puisse subsister. Même durant la période, beaucoup trop courte d'ailleurs, d'affaiblissement et de désorganisation momentanés qui suit le règne d'Aménophis IV jusqu'à l'accession de la XIX[e] dynastie, on ne voit guère comment l'aventure d'Io et de ses descendants pourrait trouver place, malgré l'identification arbitraire que certains auteurs anciens voulaient établir entre le départ de Danaos et le début de la XIX[e] dynastie [(1)]. Pour les grands pharaons de la XIX[e] dynastie jusqu'à Mineptah inclusivement, on est conduit à la même constatation que pour les pharaons de la XVIII[e] dynastie. Alors, pendant une courte période d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années tout au plus, l'Égypte connaît à nouveau des temps plus troublés, avant qu'un ordre relatif ne soit rétabli par les premiers pharaons de la XX[e] dynastie. Il y eut alors certainement des difficultés dynastiques, dues au grand nombre des héritiers de Ramsès II, compliquées d'une menace extérieure. Il se peut même qu'un étranger, un Syrien du nom de Iarsou, ait régné sur une partie au moins de l'Égypte [(2)]; mais ce règne en tout cas fut éphémère, et, plus encore que sa trop courte durée, son immédiate proximité de la date que nous avons pu fixer pour le Retour des Héraclides au début de la XX[e] dynastie exclut tout rapprochement avec l'aventure d'Io et de ses descendants, qu'il est inutile de chercher plus tard, dans la XX[e] dynastie ou après.

Dans cette rapide revue de l'histoire égyptienne au II[e] millénaire, nous avons intentionnellement réservé, pour l'examiner la dernière, la Seconde Période Intermédiaire entre le Moyen et le Nouvel Empire, plus complexe et

(1) Voir ci-dessus p. 7-10.

(2) Cette mention de Iarsou nous vient du testament politique de Ramsès III que constitue le Papyrus Harris. Mais, outre qu'il ne s'agit peut-être pas là d'un nom propre, comme on l'a supposé, il est possible, ainsi que M. Pierre Montet a eu l'obligeance de nous le signaler, que le Papyrus Harris ne fasse allusion en ce passage qu'aux temps malheureux des Hyksôs déjà lointains, mais devenus un thème littéraire, pour mieux les opposer au bonheur de l'Égypte sous Ramsès III.

moins bien connue. Malgré une récente tentative pour abréger considérablement la chronologie de la période qui sépare la fin de la XIIe dynastie du début de la XVIIIe, cette époque, qui est pour l'Égypte un temps de trouble et de division, ne saurait être raccourcie à l'excès. Elle a manifestement été longue et a duré, selon toute vraisemblance, plus près de deux siècles que d'un. Quoique le détail et l'ordre même des événements à cette époque nous restent mal connus, nous savons que l'Égypte eut à subir pendant une partie au moins, et une partie importante, de cette période, la domination étrangère des Hyksôs, nom que Manéthon interprétait comme « rois-pasteurs », mais dont le sens paraît avoir été « rois des pays étrangers »[1]. La provenance et l'appartenance ethnique de ces rois étrangers, qui furent longtemps discutées, ne semblent plus aujourd'hui pouvoir faire question. Leur caractère essentiellement sémitique, sur lequel M. René Dussaud avait très justement insisté dès 1934, est aujourd'hui reconnu par ceux-là mêmes qui d'abord avaient été portés à le contester ou le mettre en doute[2]. On peut considérer comme établi que les envahisseurs hyksôs vinrent en Égypte de la région syro-palestinienne, principalement de la Phénicie, comme Manéthon en avait gardé le souvenir[3], et

(1) Sur l'histoire de cette Seconde Période Intermédiaire, les principales études d'ensemble à consulter sont : R. WEILL, *La fin du Moyen Empire égyptien*, Paris, 1918; R. M. ENGBERG, *The Hyksos reconsidered*, Chicago, 1939; P. MONTET, *Le drame d'Avaris*, Paris, 1941; et, pour un résumé de ses grandes fouilles de Tanis-Avaris, *Tanis*, Paris, 1942; HANNS STOCK, *Studien z. Gesch. u. Archaeol. der XIII. bis XVII. Dyn. Aegyptens*, Hambourg, 1942 (compte rendu de J. Vandier dans *Journ. Sav.*, 1944, p. 154 et s.); H. E. WINLOCK, *The rise and fall of the Middle Kingdom in Thebes*, New-York, 1947 (compte rendu de Säve-Söderberg dans *Bibl. orient.*, 1949, p. 85 et s.); Maurice ALLIOT, *Réflexions sur le pouvoir royal en Egypte depuis Téti jusqu'à Ahmosis*, *Journ. Near-eastern Stud.*, IX, 1950, p. 204 et s. L'article tout récent de T. SÄVE-SÖDERBERG, *The Hyksos Rule in Egypt.* (*Journ. of Eg. Arch.*, 37, 1951, p. 53 et s.) a été publié au moment où nous terminions cette étude. Sur le sens d'Hekaou-Khasout, voir R. WEILL, *op. cit.*, p. 81, etc.

(2) R. DUSSAUD, *Quelques précisions touchant les Hyksos*, dans *Rev. Hist. Rel.*, CIX, 1934, p. 113-128; et en dernier lieu *L'art phénicien au IIe millénaire*, p. 26 et s. Cf. ALBRIGHT, *The role of the Canaanites in the history of the civilisation*, p. 21 et dans *Bull. Am. Sch. Orient. Res.*, 1950, p. 26, qui à son tour reconnaît maintenant ce caractère essentiellement sémitique des Hyksôs.

(3) Ainsi la dynastie des rois-pasteurs (ποιμένες) dans le Syncelle est donnée comme des ἀδελφοὶ φοίνικες ξένοι βασιλεῖς; Movers a proposé de lire ἀλλόφυλοι au lieu de ἀδελφοί (MANETHO, fr. 43-49, *F. H. G.*, II, p. 568 et 570 = éd. Waddell, p. 90 et s.). Josèphe (*Ap.*, I, p. 82 et s.), rapporte en outre la tradition qui en faisait des Arabes. L'inscription d'Hatshepsouit de son côté (cf. le Papyrus Harris), précise qu'il s'agit d'un roi asiatique (R. WEILL, *op. cit.*, p. 77). Sur le sens du mot Amou, qu'ils

que les étrangers dont la domination s'appesantit sur le delta et fit sentir ses effets pour un temps plus bref jusqu'en Haute-Égypte, étaient, pour la plus grande part, sinon pour la totalité, des Sémites. Cette constatation n'exclut pas, naturellement, que quelques éléments isolés d'autres peuples ou d'autres races s'y soient trouvés mêlés pour une raison ou pour une autre. Car cette période d'agitation n'est pas propre à l'histoire d'Égypte. Elle fait partie d'un ensemble de mouvements et de troubles qui ébranlent tout le Proche Orient méditerranéen à la fin du Bronze Moyen, et dont l'invasion des Hyksôs en Égypte n'est qu'un aspect ou un contrecoup; elle semble notamment en relation avec les mouvements de populations indo-européennes plus au Nord.

Ce caractère étranger, mais essentiellement sémitique des rois hyksôs d'Égypte étant établi, la Seconde Période Intermédiaire se présente comme une époque où une aventure telle que celle d'Io et de ses descendants peut éventuellement s'insérer dans le cadre de l'histoire d'Égypte telle qu'elle nous est connue par les documents égyptiens; et, puisque toutes les autres hypothèses ont été éliminées, elle apparaît comme la seule époque où cette aventure puisse s'insérer. Mais elle ne le peut que dans la mesure où elle se présente comme une histoire sémitique, et plus particulièrement phénicienne, ou comme une partie de semblable histoire.

Examinons donc tout d'abord si l'aventure d'Io répond ou non à l'exigence de la condition que nous avons été amené à reconnaître. Sur ce point la réponse est facile et formelle. Car il est clair que l'aventure d'Io et de ses descendants apparaît comme un épisode d'histoire phénicienne en Égypte plutôt que d'histoire grecque ou préhellénique. Sans doute Io est-elle issue des rois d'Argos, et pour cette raison ses descendants comme Cadmos ne peuvent pas être regardés comme de purs Phéniciens [(1)]. Mais ce sont des marins phéniciens qui l'enlèvent pour l'emmener vers leur pays et vers l'Égypte [(2)]. Lorsqu'Io se met en quête de son fils, c'est en Phénicie qu'elle le cherche, et chez la reine de Byblos qu'elle le retrouve [(3)]. Jusqu'à une époque tardive cette légende d'Io garda des attaches dans la région syro-palestinienne, à Iopolis et à Gaza,

proposent de lire plutôt « arab », voir Engberg et Posener, dans *Syria*, XXI, 1940, p. 175 et 178.

(1) Voir R. Dussaud, *Les découvertes de Ras Shamra et l'Ancien Testament*, 2e éd., p. 29; et *L'art phénicien au IIe mill.*, p. 16.

(2) Voir ci-dessus p. 4.

(3) Ps.-Apollod., II, 1, 3.

comme l'attestent non seulement les indications des auteurs anciens, mais la numismatique même [1]. Il n'en va pas autrement pour la légende d'Europe [2]. Parmi les descendants d'Io, il en est comme Ægyptos dont le nom est sans doute d'origine égyptienne [3], et d'autres comme Agénor qui ont gardé, ou pris, une forme grecque. Mais Bélos manifestement porte un nom sémitique; car le grec Bélos n'est que la transcription fidèle du babylonien *Bel* et du cananéen *Baal*; pour n'en pas chercher d'autre exemple, on sait que sous ce nom est désigné au début de la chronologie d'Eusèbe, le père de Ninos, premier roi d'Assyrie [4], et tous les emplois de ce nom en grec témoignent de son origine sémitique [5]. On peut se demander si la racine sémitique *Q. d. m.* n'est pas à l'origine du nom de Cadmos, « l'oriental » [6], et même si le nom de Danaos ne pourrait pas être rapproché du mot *dan*, qui signifie « le juge » dans les parlers sémitiques [7]. Ce qui est certain, c'est que Cadmos, dans la légende, de même que son frère Phoenix, au nom caractéristique, et Europe, lorsqu'ils sont chassés d'Égypte, se réfugient en Phénicie, où Phoenix et Cadmos passaient pour avoir régné à Tyr et à Sidon [8]. Selon une autre version de la légende, leur père Agénor était déjà venu d'Égypte s'y établir et y régner [9]. C'est de Phénicie que la tradition unanime faisait venir vers la Crète et vers le bassin égéen Europe, Cadmos et ceux ou celle qui passaient pour les avoir accompagnés, la mère d'Europe Téléphassa, Thasos et Cilix [10]. La lointaine ascendance helladique de Cadmos par Io disparaissait si bien devant le souvenir de sa venue de Phénicie, qu'il était unanimement regardé, dans la tradition ancienne, comme un phénicien de Tyr [11]. Hérodote nous donne également comme phéniciens les lointains colonisateurs de Théra, qui passaient pour être venus dans la mer Égée avec lui [12]. Les Géphyréens d'Attique étaient pareillement considérés comme d'origine phénicienne, parce que

(1) Roscher, *Lex.*, s. v. *Io*, col. 268; et voir Head, *Hist. Num.*, 2e éd., p. 805.

(2) Luc., *De dea syr.*, 4; Johan. Malal. *Chron.*, I, p. 34; etc.

(3 Voir ci-dessous p. 22.

(4) Euseb., *Chron.*, éd. Schoene, p. 11.

(5) Pauly-Wiss., s. v. *Belos;* et Pape-Benseler, s. v. Βῆλος.

(6) E. Dhorme, *La religion des Hébreux nomades* (Bruxelles, 1937), p. 109 et s.; cf. Her., IV, 147; V, 58-59.

(7) Suggestion qui nous a été aimablement faite par M. E. Dhorme.

(8) Euseb., *Chron.*, éd. Schoene, p. 32-33.

(9) Ps.-Apollod., II, 1; cf. Schol. ad Eur., *Phoen.*, 638.

(10) Ps.-Apollod, III, 1 et s., etc.

(11) Her., II, 49, etc.

(12) Her., IV, 147.

descendant des compagnons de Cadmos; au VIe siècle encore Thalès de Milet l'était, pour la même raison (1). Ces témoignages pourraient être multipliés, et, ce qui est plus révélateur encore, nous aurons à relever les attaches de la légende d'Io avec les divinités cananéennes, lorsque nous en étudierons les aspects religieux.

Cette condition paraît donc remplie. Il en résulte que l'aventure d'Io peut effectivement s'insérer dans le cadre de l'histoire d'Égypte sous les Hyksôs, cette hypothèse se présentant comme la seule possibilité. Ce n'est là encore, assurément, qu'une simple possibilité, qu'on ne saurait retenir avant d'en avoir fait l'épreuve. Mais cette indication est déjà précieuse, parce qu'elle guide et limite tout à la fois l'enquête, en lui évitant de se perdre en de vaines recherches.

*
* *

Revenons d'abord sur quelques indications que nous avions dû laisser en suspens parce que nous n'avions pu les interpréter. Puis voyons en outre quels autres renseignements peuvent être tirés de la tradition ancienne, ainsi que de l'analyse de la légende d'Io sous son aspect religieux.

Commençons par l'histoire des Impurs expulsés d'Égypte, telle qu'elle nous est rapportée par Hécatée d'Abdère. Hécatée, qui vivait au début du IIIe siècle avant Jésus-Christ, relatait, nous l'avons vu, qu'une partie des populations étrangères expulsées alors d'Égypte — la partie la plus noble naturellement, puisque c'est un Grec qui parle — alla s'établir en Grèce sous la conduite de Danaos et de Cadmos, cependant que le plus grand nombre de ces Impurs, sous la conduite de Moïse, étaient rejetés en Judée, où ils fondèrent Jérusalem (2). Cette expulsion des Impurs, telle qu'elle nous est rapportée par des auteurs tardifs, se présente à nous comme un composé de plusieurs événements de l'histoire égyptienne, mais datant d'époques très différentes; événements dont s'était conservé un souvenir plus ou moins confus remanié sous l'influence de théories érudites favorables ou au contraire hostiles aux Juifs. La plus grande prudence s'impose donc, bien que l'exis-

(1) HER., V, 57, 58 et 61. Sur Thalès : HER., I, 170; cf. I, 146; et *F. H. G.*, II, p. 335, fr. 2.

(2) *F. H. G.*, II, p. 391, fr. 13; voir ci-dessus p. 10. Voir aussi R. WEILL, *op. cit.*, p. 104 et s.

tence de lointains substrats historiques ne puisse faire de doute. Cet épisode des Impurs, qui a été mis en rapport avec l'exode juif en même temps qu'avec le départ de Danaos et de Cadmos, contient le souvenir d'événements aussi tardifs que l'époque de Bocchoris, qui régna à la fin du VIII[e] siècle [1]. Les troubles qui marquent la fin de la XX[e] dynastie, et notamment l'histoire du grand-prêtre Aménophis sous Néferkarê Ramsès IX, paraissent être à l'origine d'autres éléments de cet épisode et peuvent même en avoir constitué le noyau [2]. Mais d'autres éléments semblent nous reporter à la fin de la XIX[e] dynastie, dans les dernières décades du XIII[e] siècle : en effet, si le pharaon nommé Aménophis est le fils et successeur d'un Ramessès qui aurait régné 66 ans [3] et doit donc être identifié à Ramsès II, cet Aménophis ne peut être que Mineptah [4]. Quant au chef des Impurs, Osarsiph, que certains auteurs identifiaient avec Moïse [5] parce qu'ils identifiaient l'Exode avec l'expulsion des Impurs, on a songé à y reconnaître le nom du Syrien Iarsou, dont le règne éphémère se place peut-être vers ce moment [6]; et si l'Exode doit être situé au XIII[e] siècle [7], il n'est pas impossible qu'il y ait quelque rapport plus ou moins direct, ou en tout cas une approximative contemporanéité, entre les événements de la fin du XIII[e] siècle dont l'épisode des Impurs gardait le souvenir, et l'Exode des Hébreux sous la conduite de Moïse.

Toutefois, malgré la présence de ces éléments tardifs, il est hors de doute que, pour une grande part, l'histoire des Impurs n'est qu'un lointain écho

(1) Voir R. WEILL, *op. cit.*, p. 113-121, et 622-623.

(2) Voir P. MONTET, *Le roi Aménophis et les Impurs*, dans *Rev. Et. Anc.*, 1940, p. 263 et s.; et *Le drame d'Avaris*, p. 173 et s.

(3) JOSEPH., *Ap.*, I, 231 et s., notamment 245.

(4) Voir l'Ammenephthis ou Amenemnès qui figure en cet endroit dans les listes manéthoniennes (MANETHO, éd. Waddell, fr. 55 et 56, p. 148-151).

(5) JOSEPH., *Ap.*, I, 250.

(6) Sur la question de ce Iarsou, voir ci-dessus p. 12; et sur l'identification contestée Osarsiph-Iarsou, voir R. WEILL, *op. cit.*, p. 130-132.

(7) S'il est unanimement admis aujourd'hui que l'épisode de Joseph, comme la tradition ancienne en avait gardé le souvenir (voir ci-dessous p. 28) se situe sous les Hyksôs, la date de la sortie d'Égypte est plus difficile à fixer et reste discutée. Pour notre part, nous sommes porté à croire que l'Exode est sensiblement postérieur à l'expulsion des Hyksôs et n'est pas plus ancien que le règne de Ramsès II ou même de Mineptah. C'est en effet seulement à cette époque et lors des grandes constructions de Ramsès II, croyons-nous, que peut se situer l'épisode biblique des corvées de briques pour la construction de Ramsès et de Pithom, et le nom même de Ramsès, pour s'être conservé dans la Bible, doit avoir été porté par la ville au moment de l'Exode.

d'un événement plus ancien dont le souvenir resta longtemps gravé dans les mémoires égyptiennes et qui durant tout le Nouvel Empire fut un thème littéraire classique : le règne et l'expulsion des Hyksôs [1]. Car l'histoire des Hyksôs est bien, pour l'Égypte du IIe millénaire, le grand épisode d'intrusion étrangère, sur le plan politique en même temps que religieux [2]. La maladie pestilentielle qui s'abat sur l'Égypte dans l'épisode des Impurs, doit être mise en rapport avec le nom de Peste, qui servit à désigner les Hyksôs en Égypte [3], et aussi avec les épidémies, la disette et la misère qui semblent bien avoir régné dans la vallée du Nil durant la dernière partie de la dynastie hyksôs [4]. De là vient sans doute le rôle, surprenant à première vue, que jouent Avaris et les descendants des Pasteurs dans la version manéthonienne des Impurs [5]. Quant à l'indication d'Hécatée, selon laquelle la plus grande partie des Impurs serait allée en Judée fonder Jérusalem, elle doit être mise en regard du récit de Manéthon, qui attribuait la fondation de Jérusalem aux Hyksôs expulsés d'Égypte [6], et de la tradition qui identifiait l'Exode à l'expulsion des Hyksôs par Ahmosis [7].

Si donc, comme nous le croyons, l'épisode des Impurs garde le souvenir des Hyksôs, il en résulte que le départ de Cadmos et de Danaos, rattaché à l'histoire des Impurs, nous reporterait à l'expulsion des rois-pasteurs. Mais passons, car cette indication, bien évidemment, ne saurait avoir de valeur qu'à titre de complément.

Une expression de la chronologie d'Eusèbe, qui intrigue à première vue, nous paraît à la réflexion significative. Nous trouvons, dans la version latine de saint Jérôme : *In Aegypto regnavit Telegonus, Oris pastoris filius, VII ab Inacho* [8]. Laissons pour le moment les noms d'Or et de Télégonos. Mais retenons le mot *pastoris*. Que peut-il signifier, si ce n'est que cet Or, dont le fils Télégonos épousa Io, était tenu, dans une version ancienne de la tradition, pour un de ces Hyksôs, dont le nom était interprété par Manéthon et les

(1) R. Weill, *op. cit.*, p. 90-101, et p. 120; R. Dussaud, dans *Rev. Hist. Rel.*, CIX, 1934, p. 114; Drioton-Vandier, *L'Egypte*, p. 284 et s.

(2) R. Weill, *op. cit.*, p. 76 et s. et 121-133; P. Montet, *Le drame d'Avaris*, p. 87.

(3) P. Montet, *op. cit.*, p. 175.

(4) Voir ci-dessous p. 38.

(5) Joseph., *Ap.*, I, 237 et s.

(6) Joseph., *Ap.* I, 85 et s., 228 et 241.

(7) *Ibid.;* voir R. Weill, *op. cit.*, p. 71-73, 89, et 650; et, sur Ptolémée de Mendès, ci-dessus p. 10.

(8) Euseb., *Chron.*, éd. Schoene, p. 29; éd. Helm, p. 43-44.

historiens grecs comme signifiant « rois-pasteurs »[1]. Le fait nous paraît avoir d'autant plus de valeur que le mot est rapporté sans que saint Jérôme ni Eusèbe se rendent compte de ce qu'il implique et sans qu'ils en tirent la conséquence, puisque ni là ni ailleurs ils ne situent Télégonos et son fils Épaphos dans leur XVIIe dynastie de rois-pasteurs : il y a donc peu de chances pour que nous nous trouvions en face d'une inférence d'érudit.

Reportons-nous maintenant, dans la chronologie d'Eusèbe, à une époque plus reculée. Après avoir mentionné en l'année 161 d'Abraham (1856 av. J.-C.) la venue de la fille d'Inachos, Io, en Égypte, où elle fut adorée sous le nom d'Isis Pharia, elle situe en l'année 180 (1837 av. J.-C.), dix années avant le début des rois-pasteurs, un Apis adoré pour la première fois comme dieu en Égypte et appelé Sérapis. Aussitôt après, pendant la XVIIe dynastie des rois-pasteurs, qui dure 103 ans, de l'an 190 à l'an 293 d'Abraham (1827-1724 av. J.-C.), elle indique en l'année 211 (1806 av. J.-C.) le règne à Argos de Phoroneus, fils d'Inachos et de Niobé, ou selon d'autres auteurs père de Niobé. En l'an 225 (1792 av. J.-C.), Niobé est la première des femmes qui s'unit à Zeus, et de cette union naît Apis qu'on appelle Sérapis. En l'an 270 (1747 av. J.-C.), Apis, que l'on dit être Sérapis, troisième roi d'Argos — il doit donc être le fils de Niobé nommé juste avant — laissant son royaume à son frère Ægialeus, vient en Égypte à la tête d'une expédition. En l'an 282 (1735 av. J.-C.), un Apis, qui ne peut être que le même Apis, nous est donné comme fondant Memphis en Égypte, onze ans avant Ahmosis et le début de la XVIIIe dynastie thébaine[2].

De l'analyse de ces indications et de leur confrontation avec les récits du Pseudo-Apollodore ou des autres mythographes anciens, il résulte qu'une confusion plus facile à déceler qu'à démêler, s'est introduite dans la chronologie d'Eusèbe entre Niobé et un premier Apis, d'une part, Io et un Épaphos, également appelé Apis-Sérapis, d'autre part. Car déjà du temps d'Abraham, apparaît dans Eusèbe un Ægialeus, qui donne son nom d'Ægialeia au Péloponèse, et quarante-cinq ans plus tard un Apis, qui lui donne le nom d'Apia[3].

(1) Voir ci-dessus p. 13.

(2) Euseb., *Chron.*, éd. Schoene, p. 15-17, éd. Helm (Jérôme), p. 32. Sur la fondation de Memphis par le roi d'Argos Apis, adoré en Égypte sous le nom de Sérapis, cf. Aristipp., *F. H. G.*, IV, p. 327, fr. 1.

(3) Euseb., *Chron.*, éd. Schoene, p. 11 et s.; éd. Helm (Jérôme), p. 20-22. Cf. Ps.-Apollod.,

Ces noms et celui de Phoroneus, que rapportait aussi le Pseudo-Apollodore, sont ceux qui se retrouvent ici avec Niobé. Bien que l'Apis adoré sous le nom de Sérapis, aussitôt avant le début des rois-pasteurs dans Eusèbe, soit apparemment le fils d'Io, mentionnée peu avant, et, en conséquence soit identique à Épaphos, le second Apis-Sérapis, fils de Niobé, qui vient en Égypte peu de temps après, sous la dynastie des rois-pasteurs et y fonde Memphis, paraît n'être autre en vérité, lui aussi, que le fils d'Io, Épaphos, ou du moins provenir d'une confusion avec lui. Car c'est Épaphos qui est partout ailleurs identifié avec Apis-Sérapis, et qui nous est donné dans le Pseudo-Apollodore ou dans Eusèbe comme le fondateur de Memphis. Ce qui paraît une fois encore nous faire remonter à une tradition, mal comprise d'ailleurs par Eusèbe, selon laquelle le règne d'Épaphos se situait dans la dynastie des rois-pasteurs. Nous verrons tout à l'heure que cette inférence se trouve confirmée par une autre indication plus précise, qui ne laisse pas de doute sur ce point [1]. Dès à présent relevons, dans le même sens, qu'après l'année 293 d'Abraham (1724 av. J.-C.), qui marque le début de la XVIIIe dynastie dans la chronologie d'Eusèbe, des séries continues de rois égyptiens nous sont données par elle, sans qu'en aucun endroit il reste une place pour insérer les règnes d'Épaphos et de ses descendants, qui viennent se superposer artificiellement à des rois identifiables avec les pharaons des XVIIIe et XIXe dynasties. Il semble donc que, de fait, Épaphos ne peut trouver place parmi les rois d'Égypte de la chronologie d'Eusèbe qu'avant le début de la XVIIIe dynastie.

En ce qui concerne la fondation de Memphis, la *Bibliothèque* du Pseudo-Apollodore relate qu'Épaphos, ayant épousé Memphis, fille de Nil, fonda la ville du même nom; et Phérécyde, de son côté, donne Memphis comme la résidence de Bousiris, successeur d'Épaphos [2]. En regard de ces indications il ne convient pas seulement de mettre la fondation de Memphis par Apis en l'année 282 d'Abraham (1735 av. J.-C.), durant la XVIIe dynastie des rois-pasteurs, dans la chronologie d'Eusèbe [3] ; il faut la rapprocher encore de ce

II, 1.

[1] Voir ci-dessous p. 37.

[2] Ps.-Apollod., II, 14. Cf. Euseb., *Chron.*, éd. Schoene, p. 30-31 (année d'Abraham 526); l'expression *cum in secunda Aegypto regnaret*, dans la version latine, vient d'un contresens sur le grec « Io la Seconde ». — Pherec., *F. H. G.*, I. p. 78, fr. 33.

[3] Euseb., *Chron.*, éd. Schoene, p. 18; et voir ci-dessus, p. 7.

que nous apprend Manethon. Se référant à Manéthon, Josèphe nous donne Memphis comme la résidence choisie par le premier des rois-pasteurs, Salitis, qui, en outre, aurait construit et fortifié Avaris [1]. Eusèbe et une scholie de Platon, également d'après Manéthon, rapportent que Memphis fut occupée par les rois-pasteurs [2].

A quelle réalité historique peuvent répondre ces indications ? Il ne saurait, évidemment, être question d'une fondation véritable. Car Memphis existait depuis des temps bien plus reculés. Mais là comme en nombre d'autres cas analogues, la ville dut être considérée comme ayant été refondée parce qu'elle reprit alors une importance nouvelle. De fait, Memphis, qui avait tenu rang de capitale durant la période glorieuse de l'Ancien Empire, cède la première place à Thèbes, en Haute Égypte, au Moyen Empire, et Thèbes la reprend à nouveau, après l'avoir momentanément perdue, sous la XVIIIe dynastie. Entre temps, en revanche, la Basse Égypte redevient le centre du royaume des Hyksôs, qui eurent à Avaris leur camp retranché et à Memphis leur grand'ville [3].

Relativement au rôle de Memphis du temps des descendants d'Io, et sur leur identité avec les Hyksôs, une indication concordante peut nous être fournie par le nom même de l'Égypte. Le nom sous lequel les anciens Grecs désignèrent la vallée du Nil et que porte encore l'Égypte actuelle en français, n'était pas celui qu'employaient les anciens Égyptiens pour désigner la contrée qu'ils habitaient. Leur pays, pour eux, était « la Terre Noire, *Kémet* » [4]. D'après la tradition grecque, le Nil et sa vallée prirent leur nom d'Égypte d'Ægyptos, fils de Bélos, qui se jeta dans le fleuve. Auparavant, est-il dit dans la chronologie d'Eusèbe, le pays s'appelait *Mestraia* et, chez les Hellènes, *Aeria* [5]. Si le sens et l'origine du nom d'*Aeria* sont obscurs [6], le nom de

(1) Joseph., *Ap.*, I, 77-78.

(2) *F. H. G.*, II, p. 570, fr. 49; cf. fr. 48 (= Manetho, éd. Waddell, p. 94-99).

(3) Sur la planchette Carnarvon, où Memphis est mentionnée, voir ci-dessous p. 33, note 2.

(4) Faut-il rapprocher de ce nom celui de Mélas, qui aurait été porté par le Nil avant de s'appeler Ægyptos, puis Nil d'après la tradition grecque ? Cf. Plut., *De fluv.*, 1157, 10 et s.; et le nom de Mélampodes, qui aurait été le nom des Égyptiens avant que leur pays ne s'appelât Égypte, d'après cette même tradition (Ps.-Apollod., II, 1, 4; cf. Schol. ad Il., I, 42; Tzetz., *Exeg.*, p. 9, 25.

(5) Euseb., *Chron.*, éd. Schoene, p. 32-33.

(6) D'après Charax (Steph. Byz., s. v. Αἴγυπτος) la femme de Bélos, mère d'Ægyptos, se serait appelée Aéria ou Potamitis.

Mestraia n'est autre que le nom sémitique de l'Égypte, appelée *Mitsraim* [1] : il paraît impliquer que, lorsqu'Ægyptos lui donna son nom, le pays était aux mains des Sémites, comme il le fut sous les Hyksôs. Quant aux noms d'Ægyptos et d'Égypte, qui longtemps furent discutés, on est porté aujourd'hui à les dériver de l'égyptien *Het-ka-Ptah* (babylonien *Hikouptah*), « Le château du Ka de Ptah », nom servant à désigner Memphis, dont le grand dieu était Ptah [2].

*
* *

De son côté, l'analyse des éléments religieux de la légende d'Io et de ses descendants conduit à y reconnaître des influences sémitiques autant et plus même qu'égyptiennes, cependant qu'elle nous oriente à nouveau vers l'époque des Hyksôs.

La tradition grecque qui identifiait le taureau divinisé Apis-Sérapis avec Épaphos, déjà connue d'Hérodote au ve siècle [3], ne doit pas seulement être rapprochée de ce qu'Eusèbe, nous l'avons vu, nous apprend sur le début du culte d'Apis-Sérapis et sur la venue en Égypte d'un roi d'Argos Apis-Sérapis par qui Memphis aurait été fondée au temps des rois-pasteurs [4]. Elle doit l'être encore et surtout d'une indication remontant à Manéthon, selon laquelle le taureau divinisé aurait reçu en Égypte le nom d'Apis sous les Hyksôs [5]. Cette indication a d'autant plus d'intérêt que Manéthon ne faisait aucun rapprochement entre Épaphos et les Hyksôs. Sans doute le culte du taureau vivant, Apis-Osiris, et du taureau mort, Osiris-Apis, d'où vient le nom grec de Sérapis, à Memphis, a-t-il en Égypte des origines fort anciennes,

(1) Rappelons que le nom de Mestraïm est indiqué comme un autre nom de Ménès, premier des pharaons égyptiens, dans le *Livre de Sôthis* (voir MANETHO, éd. Waddell, p. 234-235 et 238-239).

(2) BRUGSCH, *Geogr. Inschr.*, I, 83; GAUTHIER *Dict. Geogr.*, IV, p. 137 et s.; GARDINER, *Ancien egyptian onomastica*, II, p. 124. Sur les noms de *ḥqkpt* et *ḥkpt* dans les textes de Ras Shamra, et sur le nom d Hikouptah donné à Memphis dans les lettres d'Amarna, voir discussion et bibliographie dans R. DE LANGHE, *Les textes de Ras-Shamra-Ugarit...*, 1945, II, p. 196 et s. Rappelons que le taureau Apis était adoré à Memphis dans l'enceinte sacrée du dieu Ptah.

(3) HER., II, 153; cf. II, 38; et III, 27; AELIAN., *N. an.*, XI, 10; EUSTATH., *ad Dion. Per.*, 918; etc. Sur la tombe d'Ægyptos à Patrai en Achaïe dans un sanctuaire de Sérapis, cf. PAUS., VII, 21, 13.

(4) Voir ci-dessus p. 7.

(5) MANETHO, fr. 49; *F. H. G.*, II, p. 571 (éd. Waddell, p. 238-241).

bien antérieures au temps des Hyksôs. Toutefois, c'est surtout à partir du Nouvel Empire qu'il commence à être attesté d'une manière suivie, les tombes des taureaux Apis nous étant connues depuis Aménophis III jusqu'à l'époque romaine [1]. On peut donc se demander si le règne des Hyksôs en Égypte ne contribua pas à développer ce culte. On y est d'autant plus porté que les pharaons de la XIX[e] dynastie, qui, on le sait, reprirent plus d'une tradition des Hyksôs en même temps qu'ils faisaient revivre l'ancienne Avaris, prirent soin de construire sous Ramsès II une grande sépulture commune pour les Apis, le Sérapéum [2]. Il est certain, d'autre part, que la religion égyptienne subit fortement l'empreinte des cultes cananéens au temps des Hyksôs, et que le taureau jouait un rôle particulièrement important dans l'ancienne religion de la région syro-palestinienne, comme en témoigne, notamment, l'histoire du Veau d'Or dans la Bible [3].

Ainsi que le note justement M. René Dussaud [4], les trois grandes divinités des Hyksôs ne sont autres que les trois grandes divinités du panthéon cananéen, El, Baal et la déesse Anat. Or, dans la religion cananéenne, la toute puissance d'El, dieu-père, s'exprimait par l'épithète de taureau, et son attribut était le taureau adulte [5]. Quant à Baal, dieu-fils, il avait pour attribut le jeune taureau, et il en portait les cornes sur sa tête, le taureau étant l'emblème des Sémites sédentaires de la région syro-palestinienne, comme la gazelle l'était des bédouins nomades [6]. Identifié avec ce Baal sémitique [7], le vieux dieu égyptien Seth fut le grand dieu des Hyksôs, avant d'être remis en honneur sous les pharaons de la XIX[e] dynastie [8], et, au Nouvel Empire, il est

(1) J. Vandier, *La religion égyptienne*, p. 234. Voir également Otto, *Beiträge zur Gesch. des Stierkulte in Ägypten*, Leipzig 1938. Il est vrai que, peut-être, de nouvelles découvertes nous éclaireront mieux un jour sur le culte d'Apis à une époque plus ancienne.

(2) *Ibid.*, p. 234.

(3) Il s'agissait en réalité non d'un veau, mais d'un jeune taureau. Voir *Exode*, XXXII, etc. Rappelons également l'histoire de Jéroboam et des deux veaux d'or de Dan et de Bethel (*I Rois*, XII, 28 et s.; etc.).

(4) R. Dussaud, dans *Rev. Hist. Rel.*, CIX, 1934, p. 119.

(5) R. Dussaud, *La religion des Hittites...*, p. 364.

(6) R. Dussaud, *Rev. Hist. Rel.*, CIX, 1934, p. 118-119. Voir *La religion des Hittites...*, p. 363. Ramsès II, renouant les traditions du temps des Hyksos, se dit « le nourrisson d'Anta et le taureau de Seth ».

(7) Cette identification résulte notamment de deux stèles de Ramsès II, qui mentionnent l'une la triade Anta-Seth-Soped, l'autre la triade Anta-Baal-Soped (R. Dussaud, dans *Rev. Hist. Rel.*, CIX, 1934, p. 119). Voir également Pauly-Wissowa, s. v. *Seth*, col. 1897.

(8) « Le chef Apopi était dans Haouarit...

parfois appelé taureau ou même représenté avec une tête de taureau [1].

A ces indications ajoutons le fait que, dans l'un des textes pseudo-hiéroglyphiques de Byblos que M. E. Dhorme a réussi à déchiffrer et qui appartiennent à l'époque des Hyksôs, se lit le nom d'Apis en même temps que ceux d'Aphob (Apôphis) et de Nil [2].

Quant à la métamorphose d'Io et à son identification avec Isis, sans doute doivent-elles être effectivement mises en rapport avec le culte égyptien de la déesse-vache Isis, fusionné avec celui d'Hathor. Comme l'indique Hérodote, Io était représentée en Grèce avec des cornes de vache sur la tête, de même qu'Isis en Égypte [3]. Rappelons la légende selon laquelle Isis et Horus, fuyant devant Seth, se transformèrent en la vache Sekhat-Hor et en taureau Apis [4]. Une autre légende voulait que, durant la lutte d'Horus contre Seth, Isis, ayant sauvé Seth, fut décapitée par Horus furieux, et que Toth lui ait remis une tête de vache en place de la sienne; dans Plutarque, Isis est représentée comme ne perdant que sa couronne, qu'Hermès remplace par un casque en forme de tête de vache [5]. Mais plus encore qu'avec Isis-Hathor ne faut-il pas mettre Io en rapport avec la divinité cananéenne Anat, parèdre de Seth d'Avaris, et troisième divinité de la triade hyksôs? Car Anat, comme d'autres déesses cananéennes, était représentée dans la religion syro-palestinienne avec des cornes de vache sur la tête; et un texte de Ras Shamra nous raconte son aventure au pays des bêtes à cornes [6]. Or le culte d'Anat fut introduit

Or le chef Apopi prit Seth pour seigneur », dit le Papyrus Sallier I. Voir R. Weill, *op. cit.*, p. 58. Une statue de Tanis porte une inscription : « Apopi aimé de Seth » (*ibid.*, p. 168); etc.

(1) Voir Petrie, *Neqada and Ballas*, p. 68; *Ramses III temples*, I, p. 26 et 42. Ramsès II est dit « taureau comme Seth » (*Ann. Serv. Ant. Eg.*, XXV, 1925, p. 37), ou encore « puissant comme Seth le taureau dans Ombos » (*Bull. Metr. Mus. Art, Eg. Exp.*, 1934-1935, p. 11), tandis que sur une stèle de Tanis il est nommé « taureau de Baal » (Petrie, *Tanis*, II, pl. 2, n° 76). Figuré avec une tête de taureau. *Ann. Serv. Ant. Eg.*, XLIV, 1944, p. 104, (avec certains traits crétois qui ont conduit à rapprocher cette représentation du Minotaure). Voir également Pauly-Wissowa, s. v. *Seth*, col. 1899-1900.

(2) *Syria*, XXV, 1946-1948, p. 15, 17, 20-21 et voir nos remarques dans le prochain fascicule de la revue *Minos*.

(3) Her., II, 41 (sur les représentations figurées, voir notes suivantes). Isis est même représentée parfois avec une tête de vache : ainsi sur un relief de l'Isaeum d'époque ptolémaïque.

(4) Voir J. Vandier, *La religion égyptienne*, p. 68 et 235, note 3.

(5) Roscher, *Lexikon*, s. v. *Isis*, col. 366; cf. Plut., *De Is.*, 19.

(6) Ch. Virolleau, *Anat et la génisse, poème de Ras Shamra*, dans *Syria*, XVII, 1936, p. 160.

en Égypte par les Hyksôs, et son importance est attestée alors par des noms royaux tels qu'Anat-her ou Anati [1]. Il faut songer aussi à la Baalat de Byblos, qui était représentée, comme Isis-Hathor, avec des cornes de vache sur la tête; d'autant que c'est chez la reine de Byblos qu'Io passait pour avoir retrouvé son fils Épaphos [2]. Philon, rappelons-le enfin, racontait comment Ashtart s'était coiffée d'une tête de taureau en guise d'insigne royal [3].

Une dernière remarque. Il convient de noter qu'à côté de la métamorphose d'Io en vache et de l'identification d'Épaphos avec le taureau Apis, le taureau ou la vache reparaissent dans trois autres épisodes de la légende grecque des descendants d'Io, qui, tous trois, ont des attaches directes ou indirectes en Phénicie. Le premier est l'épisode de Zeus qui, sous forme d'un taureau, ravit Europe en Phénicie pour l'emmener en Crète, et de cet épisode il faut rapprocher le texte de Ras Shamra qui nous parle d'El régnant sur le pays de Kaphtor [4]. Le second, dans la dynastie issue d'Europe, est celui du taureau de Crète, de Pasiphaé et du Minotaure [5]. Le troisième est celui de la vache qui sert de guide à Cadmos, venu de Phénicie pour fonder Thèbes de Béotie [6].

Dans le même sens, l'analyse de la légende de Bousiris peut nous fournir un indice [7]. Des sacrifices humains, en effet, peuvent à bon droit paraître étranges en Égypte, bien que certains auteurs anciens fassent allusion à cette antique coutume [8], Hérodote, après avoir visité l'Égypte, s'étonnait déjà qu'on ait pu attribuer aux Égyptiens cette pratique cruelle [9]. L'usage des sacrifices humains est attesté jusqu'à une époque tardive chez les Sémites de la région syro-palestinienne; et les pratiques carthaginoises, qui sont restées célèbres, n'en sont qu'un héritage. Si des sacrifices humains, en particulier des sacrifices

[1] Voir R. DUSSAUD, dans *Rev. Hist. Rel.*, CIX, 1934, p. 119; et ci-dessous p. 31-32.

[2] CONTENAU, *La civilisation phénicienne* p. 181-183.

[3] PHILO, fr. 2, § 24 (*F. H. G.*, III, p. 569).

[4] Voir R. DUSSAUD, *Les découvertes de Ras Shamra et l'Ancien Testament*, 2e éd., p. 93 et 111-112.

[5] Sur le Minotaure voir ci-dessus p. 24, note 1.

[6] PS.-APOLLOD., III, 4, 1.

[7] Sur le récit qu'on en trouve dans la *Bibliothèque* du Ps.-APOLLODORE, voir ci-dessus p. 6, et voir notamment la note de Sir J.-G. Frazer dans son édition de la *Bibliothèque* du PSEUDO-APOLLODORE (Coll. Loeb), I, p. 332 et s.

[8] Cf. SEXT.-EMP., éd. Bekker, p. 173; ATHEN., IV, 72, p. 172 D. Ces différents textes ont été réunis et étudiés par J. B. GRIFFITHS, *Human sacrifices in Egypt*, dans *Ann. Serv. Ant. Egypt.*, XLVIII, 1948, p. 409 et s. A propos de Manéthon, voir ci-dessous p. 26.

[9] HER., II, 45.

de fondation comme à Tanis, sont attestés dans le Delta oriental, il est clair que cette pratique est due à une influence sémitique. Il s'ensuit que, s'il est un fondement de vérité à cette histoire de Bousiris, on est conduit une fois encore à se tourner vers une époque de domination sémitique en Égypte, c'est-à-dire vers l'époque des Hyksôs. De fait, une indication de Manéthon donne confirmation de cette inférence. Manéthon nous apprend que les victimes humaines sacrifiées en Égypte dans la ville d'Ilithyia (El Kab en Haute-Égypte) étaient appelées Τυφώνιοι, ce qui indique qu'elles y étaient regardées comme des représentants de Typhon, c'est-à-dire Seth, grand dieu des Hyksôs; il nous apprend encore que ces sacrifices humains furent abolis lorsque les Hyksôs furent expulsés d'Égypte par le fondateur de la XVIII[e] dynastie, Ahmosis, qui remplaça les victimes par des effigies de cire [1].

*
* *

Le faisceau d'indices et de présomptions que nous avons réuni, toutefois, laisse encore place au doute. Pour tenter de parvenir à une certitude, il reste à examiner s'il n'est pas possible d'arriver à des identifications de faits ou de noms, qui soient pleinement probantes.

A cette fin, il est nécessaire, tout d'abord, de résumer, en faisant le point de nos connaissances, ce que nous savons de l'histoire d'Égypte pendant cette période troublée, qui demeure plus obscure que la période précédente et que la période suivante [2].

La difficulté vient de ce que notre documentation est moins satisfaisante, et les événements eux-mêmes plus complexes. Les documents contemporains sont plus dispersés, et somme toute moins abondants. Quant aux listes dynastiques tardives que nous possédons, elles nous guident mal, parce qu'elles nous présentent comme successives et s'échelonnant sur une période de temps beaucoup plus considérable que dans la réalité, des dynasties qui, en un pays divisé, furent, pour une part au moins, contemporaines et parallèles. Ce qui ajoute encore à la confusion des faits.

(1) *F. H. G.*, II, p. 615-616, fr. 83-84 (= Manetho, éd. Waddell, p. 198-203); Plut., *De Is. et Os.*, 73.

(2) Voir les ouvrages cités ci-dessus p. 13, note 1.

Pour autant que nous en pouvons juger, une première période de troubles et d'affaiblissement succède à la fin de la XIIe dynastie et est elle-même suivie d'une courte période de rétablissement momentané. C'est alors que se situe, semble-t-il, le début de la domination hyksôs proprement dite, dont les centres furent en Basse Égypte Avaris et Memphis, et dont l'influence se fit sentir pour un temps au moins jusqu'en Haute Égypte [1].

La date initiale de cette domination étrangère est encore discutée. Un repère nous est fourni par la stèle dite de l'An 400, érigée au début de la XIXe dynastie pour célébrer le 400e anniversaire de la fondation de la ville du dieu Seth, Avaris, que les pharaons de la XIXe dynastie remettaient en honneur. Il semble que le compte des quatre siècles doive se faire en remontant depuis 1321, première année du règne de Ramsès Ier et début de l'ère dite de Ménophrès [2], plutôt que depuis 1290, époque à laquelle d'autres historiens ont pensé que la stèle fut érigée [3]. La question se pose toutefois de savoir, dans le premier cas, si les quatre siècles sont un compte exact, ce qui serait une coïncidence vraiment surprenante entre le début des Hyksôs et le commencement de la XIXe dynastie, ou seulement approximatif, ce qui ne permettrait pas de parvenir à une date aussi précise.

La fin de la domination étrangère en Égypte est datable de manière plus sûre du moment où l'héritier des princes nationaux qui avaient réussi à se maintenir ou à se rétablir dans une relative indépendance à Thèbes, Ahmosis, fonde la XVIIIe dynastie en libérant l'Égypte des Hyksôs, vers 1580-1570.

Durant cette période de cent à cent cinquante ans se situe la grande dynastie des rois-pasteurs, qui, d'une liste dynastique à l'autre, porte tantôt le numéro XV et tantôt le numéro XVII, mais qui nous a été transmise de manière assez précise par des auteurs grecs ayant puisé directement ou indirectement à Manéthon, et de manière plus lacunaire par le Papyrus de Turin.

Les quatre listes qui remontent à Manéthon [4] peuvent se résumer dans le tableau suivant :

(1) P. MONTET, *Le drame d'Avaris*, p. 50; HANNS STOCK, *op. cit.*, p. 51 et s.

(2) P. MONTET, *Le drame d'Avaris*, p. 112.

(3) Voir à ce sujet J. VANDIER, dans *Journ. Sav.*, 1944, p. 164 et s.

(4) Voir principalement à leur sujet R. WEILL

JOSÈPHE	AFRICAIN	EUSÈBE	LIVRE DE SÔTHIS revu par le Syncelle
Sous le règne de Toutimaios en Égypte, invasion des Hyksôs. Puis 6 Hyksôs ou rois-pasteurs :	XVe dynastie : 6 rois-pasteurs :	XVIIe dynastie de rois-pasteurs :	6 rois Tanites :.
Années	Années	Années	Années
1. Salitis 19	1. Saïtès 19	1. Saïtès 19	1. Silitès 19
2. Bnôn 44	2. Bnôn 44	2. Bnôn .. 43 ou 40	2. Baiôn...... 44
3. Apachnan .. 36	3. Pachnan 61		3. Apachnas... 36
4. Apôphis ... 61			4. Apôphis ... 61
5. Iannas...... 50	4. Staan....... 50		5. Séthôs 50
	5. Archlès...... 49	3. Archlès...... 30	6. Kertôs : selon Josèphe 29 selon Manethon...... 44
6. Assis 49	6. Apôphis..... 61	4. Apôphis 14	7. Aseth 20
TOTAL...... 259	TOTAL....... 284	TOTAL. 106 ou 103	TOTAL 259 ou 274
Puis, après 511 ans de règne des Hyksôs et de leurs descendants, viennent les pharaons de la XVIIIe dynastie; le premier est Tethmosis.	Puis XVIe dynastie : 32 pasteurs pendant 518 ans.	Puis XVIIIe dynastie, avec Ahmosis en premier.	Puis XVIIIe dynastie commençant avec Ahmosis et Tethmosis.
	XVIIe dynastie de 43 pasteurs et 43 thébains pendant 151 ans. XVIIIe dynastie.	N. B. — Il en est ainsi dans la version arménienne et dans le Scholiaste de Platon; dans le Syncelle, Apôphis et Archlès sont intervertis.	

Ajoutons que, selon Josèphe, Africain, Eusèbe et le Livre de Sôthis, Joseph, fils de Jacob, vint en Égypte sous le règne des rois-pasteurs. Le Livre de Sôthis précisait même qu'il arriva en la quatrième année du règne d'Apôphis, et qu'il devint le ministre du pharaon en la dix-septième [1].

op. cit., p. 639 et s., et notamment 645 et 647. Cf. *F. H. G.*, II, p. 570-571 (= MANETHO, éd. Waddell, p. 94-99, et, pour le *Livre de Sôthis*, p. 238-241).

[1] SYNCEL., 115, 7; 204, 10; ABUL FARAG, *Chron.*, 14. Cf. *Zeitschr. f. äg. Spr.*, XVIII, p. 126. Sur la venue de Joseph en Égypte durant le règne des rois-pasteurs, cf. JOSEPH., *Ap.*, I, 92; et *F. H. G.*, II, p. 570-571 (= MANETHO, éd. Waddell, p. 94-99 et 238-241).

Ces quatre listes présentent des analogies en même temps que des différences, qui conduisent aux remarques suivantes :

1° Malgré la différence de numérotation, qui vient apparemment de ce qu'il y eut des dynasties parallèles ou sensiblement contemporaines, il est clair qu'il s'agit d'une même série de rois étrangers appelés rois-pasteurs, Hyksôs, ou encore tanites, du nom de Tanis-Avaris, leur capitale.

2° Le nombre de ces rois semble avoir été de six, bien qu'ils soient réduits à quatre dans Eusèbe. Ce nombre de six nous est donné par Josèphe, par Africain, et, aussi par le livre de Sôthis, où cependant un septième roi, Aseth, est mentionné avant le véritable début de la XVIIIe dynastie (1).

3° D'une liste à l'autre certains rois se reconnaissent sans peine à la fois par leur nom, leur place et la durée de leur règne. Mais, si on les examine plus attentivement, il en est d'autres qui se laissent identifier semblablement d'une liste à l'autre malgré des différences de nom ou les perturbations survenues dans leur ordre et dans la durée de leur règne.

Le premier roi, Salitis, Silitès ou Saitès, qui règne 19 ans et partout vient en tête, est manifestement le même (2).

Même remarque pour Bnôn ou Baiôn, qui partout vient en deuxième ligne et qui dans trois listes règne 44 ans, dans Eusèbe 40 ou 43 ans seulement.

Pour Apachnan, ou Apachnas, qui dans la liste de Josèphe et dans celle du Livre de Sôthis vient en troisième et règne 36 ans, il manque dans la liste d'Eusèbe, qui ne compte que quatre rois au lieu de six; mais il est manifestement identique au troisième roi d'Africain, Pachnan, malgré une légère différence dans le nom et une autre différence plus importante, en apparence du moins, dans la durée de son règne. En ce qui concerne les 61 ans de son règne, dans Africain, en effet, R. Weill a noté fort justement que ce même nombre de 61 se retrouve dans Josèphe et dans le Livre de Sôthis pour le successeur d'Apachnan-Apachnas, Apôphis, qui dans Africain est omis à la suite de Pachnan et rejeté en fin de la liste : il semble donc qu'Africain en omettant Apôphis après Pachnan, a par une première erreur attribué à Pachnan la durée du règne d'Apôphis.

(1) Voir à ce sujet R. Weill, *op. cit.*, p. 647.

(2) Dans *Le drame d'Avaris* (p. 50) M. P. Montet pense que les noms de Saïtès et du nome Saïte seraient en réalité les mêmes que ceux de Tanis et Tanitique. Voir ci-dessous p. 32.

En quatrième, dans Josèphe et dans le Livre de Sôthis, vient Apôphis ou Aphôphis, avec 61 ans de règne. Dans Africain, où, comme nous avons vu, il a été omis après Pachnan à qui sa durée de règne de 61 ans a été à tort attribuée, il doit être restitué, semble-t-il, en quatrième place, avec sa durée de règne de 61 ans, en rectifiant de 61 à 36 la durée de règne de Pachnan. Son rejet par Africain en fin de liste sous le nom d'Aphôbis, avec 61 ans de règne, s'explique soit par une erreur, soit peut-être parce que le dernier roi de la dynastie eut aussi nom Apôphis. Cette dernière hypothèse est suggérée par le fait que le dernier des quatre rois de la liste d'Eusèbe telle qu'elle résulte de la version arménienne et du scholiaste de Platon, est un Apôphis, qui ne règne que 14 ans; dans la liste d'Eusèbe transmise par le Syncelle, toutefois, comme nous l'avons dit, Aphôphis et Archlès sont intervertis, Archlès venant en quatrième et dernier.

En cinquième, dans Josèphe, Iannas, règne 50 ans et, une fois faite la rectification ci-dessus proposée, correspond au quatrième roi, en réalité lui aussi le cinquième, de la liste d'Africain, Staan, qui règne semblablement 50 ans. S'il manque dans la liste d'Eusèbe réduite à quatre rois seulement, nous le retrouvons dans le Livre de Sôthis en cette même cinquième place et avec 50 ans de règne, mais sous un troisième nom, celui de Séthôs. Bien que la remarque n'en ait pas été faite jusqu'à présent, il ne s'agit manifestement que du même roi sous trois noms différents, ou plus exactement sous deux : Séthôs et Iannas. La forme Staan n'est en effet que le résultat d'une combinaison et d'une contraction des deux noms de Séthôs et de Iannas : Seth-Ian.

En sixième, dans Josèphe, vient Assis, dont la place après Staan et la durée de règne de 49 ans reviennent à un nommé Archlès dans Africain. Cet Archlès reparaît, précédant — ou, comme nous l'avons dit, suivant — un Apôphis rejeté en fin de liste dans la version arménienne d'Eusèbe, où il ne règne cependant que 30 ans. Sa place, après Séthôs, est occupée par un nommé Kertôs, qui règne 29 ans dans le Livre de Sôthis, mais qui s'y trouve suivi d'un Aseth, au nom proche d'Assis, qui règne 20 ans, ce qui, avec les 29 ans de Kertôs, fait un total de 49. Dans quelle mesure ces derniers noms des listes recouvrent-ils un même personnage, comme précédemment Séthôs-Iannas? Et y eut-il un septième roi, s'appelant de nouveau Apôphis ou s'appelant Aseth ? La

seule confrontation de ces quatre listes ne permet pas d'en décider de manière certaine.

Une autre liste royale, celle du Papyrus de Turin, tardive elle aussi, doit être confrontée avec ces quatre premières listes [1]. Malheureusement, pour la dynastie qui nous intéresse, elle ne nous donne que peu de renseignements et, par ailleurs, elle ne se présente pas comme exempte d'erreurs. La dynastie des Hyksôs y compte six rois ayant régné en tout 108 ans. Mais les noms de ces rois ne sont que très imparfaitement conservés. Seul, d'après l'édition qu'en a donnée en dernier G. Farina, le nom du sixième roi, Khamdi peut s'y lire [2]. Parmi les rois qui précèdent ces six Hyksôs dans le Papyrus de Turin et dont les noms sont eux aussi mal conservés, se trouvent un Ap(opi), un ...ka(rê) Anati, et un ...ka(rê) Beblem [3].

Le nombre de six rois est celui que nous avions déjà trouvé précédemment; et les 108 années de leur règne, à rapprocher des 103 ou 106 années de règne des rois pasteurs dans Eusèbe, sont un total sensiblement moins long, mais plus vraisemblable que les totaux beaucoup trop élevés qui résultent des trois autres listes. On ne peut manquer, toutefois, de rapprocher le nom Apopi, si du moins la restitution est exacte, de l'Apôphis des autres listes, et le nom Beblem de celui de Bnôn, ainsi qu'Anati de celui de la déesse hyksôs Anat. D'où il résulterait que certains rois qui figurent parmi les rois-pasteurs de Manéthon, ou des rois de mêmes noms, se retrouvent dans la liste de Turin avant la dynastie des Hyksôs.

En dehors de ces cinq listes tardives, quelques textes historiques du Nouvel Empire, quelques inscriptions de l'époque hyksôs sur des monuments ou différents objets, enfin et surtout un assez grand nombre de scarabées, nous ont conservé des noms de rois et de chefs. Ces scarabées présentent entre eux certaines analogies stylistiques; le motif de la spirale, en particulier, y apparaît souvent. Les noms y sont inscrits tantôt dans le cartouche royal, et tantôt sans ce cartouche; et en trois cas, pour Semken, Anat-her, et Khian, ils sont précédés du mot Héka-Khasout [4]. Ces scarabées, malheureusement, ne

(1) Sur le Papyrus de Turin, voir principalement G. Farina, *Il papiro dei re restaurato*, Rome, 1938.

(2) *Ibid.*, p. 56.

(3) *Ibid.*, p. 52.

(4) Voir Stock, *op. cit.*, notamment p. 42; R. Weill, *op. cit.*, p. 198.

peuvent être classés de manière précise et sûre par la seule analyse stylistique. On ne peut donc interpréter cette documentation contemporaine du règne des Hyksôs qu'à l'aide des indications postérieures que nous possédons.

Parmi les nombreux noms de rois, de roitelets indépendants ou vassaux, ou de hauts personnages qui nous ont été conservés, et dont certains attestent le caractère sémitique de la domination hyksôs, il en est quelques-uns qui peuvent être rapprochés de noms déjà connus. Ainsi deux rois Didoumès sont à rapprocher du Toutimaios de Manéthon [1]. Le nom Anat-her est à rapprocher de l'Anati du Papyrus de Turin et, comme lui, est dérivé du nom de la déesse hyksôs Anat. Trois Apopi qui portent les noms solaires d'Akenenrê, d'Aousirrê et de Nebkhepeshrê, doivent être sans aucun doute mis en regard de l'Apôphis ou des Apôphis des listes royales. En ce qui concerne Akenenrê, on a supposé que son nom solaire précédé du nom d'Apopi abrégé, Ap-Akenenrê, est à l'origine du nom d'Apachnan de Manéthon. Du nom de Iannas, qui lui-même a peut-être un rapport avec le nom sémitique de Johannas, on est en droit de rapprocher celui de Khian, dont le nom solaire est Sousirenrê. D'Assis on a rapproché, ce qui est moins sûr, un Sheshi. Enfin, du nom de Salitis, pour lequel on peut songer à une étymologie sémitique, on a tenté de rapprocher celui d'un Shalak, mentionné dans une généalogie de prêtres memphites [2]. Par ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, le nom d'Aphob, à mettre en regard de celui d'Apôphis-Apopi, a été lu par M. E. Dhorme dans les textes pseudo-hiéroglyphiques de Byblos qui paraissent dater sensiblement de la même époque que les Hyksôs [3].

Le fait que deux objets inscrits au nom de Khian ont été trouvés l'un en Crète, l'autre à Bagdad, atteste le lointain rayonnement commercial et, indirectement, la puissance politique de Khian, encore qu'il ne puisse être question d'y voir la preuve de l'existence d'un empire s'étendant de l'Égypte jusqu'à la Crète et à la Mésopotamie [4]. Le fait qu'Aousirrê Apopi et Khian, dont les deux règnes, pour autant que nous en pouvons juger, semblent avoir été proches l'un de l'autre et se sont sans doute succédé, ont construit à Gebelein en Haute

[1] R. Weill, *op. cit.*, p. 79; Drioton-Vandier, *L'Egypte*, 3e éd., p. 288 et s.

[2] G. Farina, *op. cit.*, p. 55. M. E. Dhorme nous signale que le nom de Salitis peut être rapproché de la racine sémitique *Slt*, et signifierait en ce cas « le Dominateur ».

[3] Voir ci-dessus p. 24.

[4] Voir ci-dessus p. 2.

Égypte, nous donne une idée plus sûre de l'étendue de leur puissance en Égypte même [1]. La limite entre l'Égypte thébaine et l'Égypte hyksôs, à en juger par la planchette Carnarvon, semble avoir été déjà reportée plus au nord, vers Cusae, lorsque Kamès déclencha la grande lutte qui aboutira, peu après, à l'expulsion complète des Hyksôs [2]. Par un texte qui fait allusion à la trente-troisième année de son règne, nous savons encore qu'un Apopi régna au moins 33 ans [3]. Le Papyrus Sallier I nous apprend de son côté la lutte malheureuse, contre un Apopi, du prince thébain Sékénenrê, qui a toutes chances d'être le Sékénenrê dont la momie au crâne défoncé par une large blessure a été retrouvée, et il résulte d'un autre texte que cette lutte se situe peu de temps avant le règne d'Ahmosis; ce qui place cet Apopi et ce Sékénenrê tout à la fin de la période hyksôs et donne à penser que ce Sékénenrê n'est autre que l'un des deux Sékénenrê Taa, sans doute Sékénenrê Taa le Brave, dont le nom figure dans le Papyrus de Turin à la fin de la liste des rois thébains de la XVIIe dynastie [4]. Quant au début de la domination hyksôs à Avaris, la stèle de l'an 400, comme nous l'avons vu, nous fournit un repère pour le dater, en indiquant qu'Avaris fut fondée par Seth-Apehti — le nom d'un roi ou simplement le nom même du dieu ? — 400 ans avant l'érection de la stèle [5].

Munis de ces renseignements, revenons au Papyrus de Turin. Parmi les rois dont les noms y sont donnés après les six Hyksôs, mais qui, étant antérieurs aux pharaons de la XVIIIe dynastie, doivent être rangés dans les XVIe-XVIIe dynasties, figure un Sousirenrê. Or Sousirenrê, comme nous venons de le voir, est le nom solaire de Khian, l'un des Hyksôs qui nous sont connus par les scarabées et les monuments contemporains; et de fait, une inscription de Gebelein nous apprend que la puissance de Khian, comme celle d'Aousirrê-Apopi, s'étendit en Haute Égypte jusqu'au sud de Thèbes. Il s'agit donc

[1] R. Weill, *op. cit.*, p. 175; Engberg, *op. cit.*, p. 16.

[2] Sur la planchette Carnarvon et la mention de Cusae, voir A. H. Gardiner, dans *Journ. of eg. arch.*, III, 1916, p. 95-110; R. Weill, *op. cit.*, p. 220-223. Sur les fragments d'une stèle du roi Kamès, qui ont été retrouvés depuis, avec le même texte, voir P. Lacau, dans *Ann. Serv. Ant. égypt.*, XXXIX, 1939, p. 245 et s.

[3] Papyrus mathématique Rhind; voir R. Weill, *op. cit.*, p. 175.

[4] Voir Engberg, *op. cit.*, p. 10; et P. Montet, *op. cit.*, p. 80. Un sujet d'Ahmosis avait un père qui avait été soldat de Sékénenrê.

[5] P. Montet, *Le drame d'Avaris*, p. 75; J. Vandier, dans *Journal des Savants*, 1944, p. 165.

apparemment du même personnage, et cette identification devient certaine quand on examine les indications fournies par le papyrus lui-même, aussitôt après la mention de ce Sousirenrê. En effet, le règne de ce Sousirenrê, qui dure douze ans, y est suivi, selon la lecture de Farina, par un court interrègne, qui se compte en jours, puis par le règne d'un Sekhemrê Shed-Ouaset, c'est-à-dire d'un Sekhemrê « Sauveur de Thèbes » [1]. Hanns Stock pense que ce Sekhemrê Shed-Ouaset n'est autre que le Sekhemrê qui nous est connu par ailleurs sous le nom de Shed-Taoui, « Sauveur des Deux Pays «, second nom qu'il aurait pris par la suite, sans doute en se vantant un peu [2]. Cette hypothèse est fort vraisemblable; et, en tout cas, s'il n'en est pas ainsi, Sekhemrê Shed-Taoui a dû être le successeur de Sekhemrê Shed-Ouaset, ce qui revient sensiblement au même.

Il paraît en résulter que les XVIe-XVIIe dynasties thébaines sont, pour une part au moins parallèles à la dynastie des Hyksôs, ce parallélisme expliquant déjà que la dynastie des rois-pasteurs, dans les listes manéthoniennes, porte tantôt le numéro XV et tantôt le numéro XVII. Il apparaît, d'autre part, que l'un des Hyksôs, Sousirenrê-Khian, qui étendit sa puissance jusqu'en Haute-Égypte, figure de ce fait dans la liste thébaine, avant qu'un Sekhemrê Shed-Ouaset ne commence à libérer de nouveau la Haute Égypte jusqu'à Cusae apparemment. Pour autant que nous en pouvons juger par sa place, cette courte domination hyksôs n'est pas de beaucoup antérieure à la complète libération de l'Égypte par Khamès et Ahmosis, et au commencement de la XVIIIe dynastie. Car il apparaît dans le Papyrus de Turin que les règnes qui se succèdent alors ont été courts, et que leur nombre ne doit pas nous tromper. Entre le premier nom de la XIe colonne du Papyrus de Turin et le dixième de la même colonne, mentionné aussitôt après Sekhemrê Shed-Ouaset, Hanns Stock calcule qu'ont dû s'écouler une quarantaine d'années, ce qui est vraisemblable; et du premier nom de la colonne jusqu'au début de la XVIIIe dynastie, il compte quelque cinquante-cinq ou soixante ans [3]. Il

(1) Farina, *op. cit.*, p. 58 et s., col. XI a, n°s 8 et 9. Ce rapprochement nous a été suggéré par une remarque de M. Yoyotte, que nous tenons à remercier ici.

(2) Voir Hanns Stock, *op. cit.*, p. 79.

(3) Hanns Stock, *op. cit.*, p. 80. A tort Hanns Stock n'ayant pas reconnu l'identité du Sousirenrê de la colonne XI du Papyrus de Turin et de Khian, pense que le règne de Khian doit être antérieur au premier pharaon de la colonne XI, et par conséquent d'une soixantaine d'années au moins antérieur au

en résulterait que, de la fin du règne de Sousirenrê, identifiable avec Khian, à l'avènement d'Ahmosis, quelque vingt ou trente ans ont dû s'écouler.

Bien des points, donc, on le voit, restent obscurs dans l'histoire des Hyksôs. Toutefois, il nous a été possible, croyons-nous, de dissiper plusieurs incertitudes. Il apparaît notamment que, contrairement à ce qu'on pouvait concevoir en se fondant sur le témoignage de Josèphe, le règne des grands Hyksôs a été suivi immédiatement ou presque par le début de la XVIIIe dynastie, sans qu'une lignée de petits Hyksôs ait à s'intercaler entre le dernier des grands Hyksôs et Ahmosis; et le règne de Sousirenrê Khian, qui figure également dans la liste thébaine du Papyrus de Turin, ne semble que d'une trentaine d'années au plus antérieur à l'expulsion des Hyksôs.

Les principaux résultats de notre enquête sur la liste des Hyksôs, mis en regard de ce que nous pouvons savoir par ailleurs de la XVIIe dynastie thébaine (1), peuvent être présentés schématiquement dans le tableau qui est donné à la page 36.

*
* *

Tel étant, rapidement résumé, l'état de nos connaissances pour la Seconde Période Intermédiaire égyptienne, examinons si, entre la légende des descendants d'Io et cette histoire des Hyksôs, des rapprochements précis de faits ou de noms se présentent et s'imposent.

Quand on compare les listes de personnages royaux qui figurent d'une part dans l'histoire de la dynastie hyksôs, et d'autre part dans la légende d'Io et de ses descendants, un rapprochement vient spontanément à l'esprit, entre le nom d'Apophis-Apopi et celui d'Épaphos, porté non seulement par le fils d'Io, mais aussi par un de ses arrière-petits-fils (2). La ressemblance est-elle fortuite ou non, et convient-il ou non de s'y arrêter ? Elle pourrait n'être

début de la XVIIIe dynastie.

(1) Voir à leur sujet WINLOCK et STOCK, *op. cit.*, ainsi que J. VANDIER, dans *Journ. Sav.*, 1944, p. 166.

(2) Epaphos le Jeune est fils de Bélos et frère de Danaos : TZETZ., *ad Lyc.*, 630. Sur le nom d'Apôphis porté également dans certaines listes par le dernier roi de la dynastie, voir ci-dessus p. 28. L'explication du nom Epaphos, rattaché à la racine de ἐπαφή et la justification qui en était donnée par les mythographes grecs. SCHOL. AD EUR., *Phoen.*, 678; contra : NONN, *Dionys.*, II, 284 et s. (voir PAULY-WISSOWA, s. v. *Epaphos*, col. 2708), se présente comme une étymologie savante *a posteriori*.

Rois d'Avaris et de Memphis		Rois de Thèbes	Dates approximatives
Rois-pasteurs d'après Manéthon	Papyrus de Turin et autres sources égyptiennes	(XVIIe dynastie)	
Salitis ou Saïtès	Anati Pré-hyksôs dans Papyrus de Turin		
Bnôn	= ? Beblem Pré-hyksôs dans Papyrus de Turin	Rê-hotep Sébékemsaf	Dates et correspondances incertaines.
Apachnan	= ? Aknenrê Apopi	Djéhouti Mentouhotep	
Apôphis	= Aousirrê Apopi règne jusqu'en Thébaïde	Deux rois Nébirieraout Sémenneferrê	
Séthos-Iannas	= Sousirenrê-Khian règne jusqu'en Thébaïde	= Sousirenrê	Vers 1610-1600.
Assis	= ? Sheshi	Sékhemrê Shed-Ouaset (Shed-Taoui) libère Thèbes des Hyksôs	
Aseth			
Kertôs		Trois rois Antef	
Archlès			
Autre Apôphis	= ? Autre Apopi contemporain de Khamdi dernier des six Hyksôs dans Papyrus de Turin	Sékénenrê Taa le Grand Sékénenrê Taa le Brave	
		Kamès	
		Ahmosis fonde la XVIIIe dynastie	Vers 1580-1575.

tenue que pour une coïncidence curieuse, si elle se présentait comme un fait isolé. Mais nous avons vu que ce rapprochement s'intègre dans un ensemble complexe d'indices, de présomptions et de correspondances. Il paraît, d'autre part, trouver sa confirmation dans trois des faits qui nous ont été rapportés par la tradition égyptienne et biblique sur le règne d'Apôphis-Apopi.

1° Le roi d'Égypte nommé Apis, qui nous est donné par Eusèbe dans sa XVIIe dynastie des rois-pasteurs et qui, aussi bien en raison de son origine argienne qu'à cause de son nom d'Apis-Sérapis et qu'en tant que fondateur de Memphis, doit être identifié à Épaphos, fonde Memphis, dans la chronologie d'Eusèbe, en la quatre-vingt-treizième année de la dynastie [1]. Or, dans la liste manéthonienne de la XVIIe dynastie des rois-pasteurs, qui nous est donnée comme ayant régné sur Memphis, telle qu'elle nous est rapportée par ailleurs selon le même Eusèbe, Apôphis, quatrième et dernier roi de la liste, est représenté comme accédant au pouvoir dans la quatre-vingt-dix ou la quatre-vingt-treizième année après le début de la dynastie [2], sans toutefois que le rapprochement entre les deux personnages ait été fait par Eusèbe ni aucun autre des Anciens. Ce qui ne saurait être, croyons-nous, une simple coïncidence.

2° De plus, dans la chronologie d'Eusèbe, c'est sous ce roi Apis, identifiable à Épaphos, que se situe le séjour en Égypte de Joseph. Or la tradition manéthonienne voulait que Joseph fût arrivé en Égypte non seulement sous les rois-pasteurs, mais de manière plus précise sous Apôphis, en la quatrième année de son règne, rapporte le *Livre de Sôthis*, son élévation aux fonctions de ministre se situant dans la dix-septième [3].

3° Enfin, d'après la tradition biblique, les années de prospérité des Sept Vaches grasses en Égypte, et les années de disette des Sept Vaches maigres, se placent au temps de Joseph, donc sous le règne d'Apôphis. Or, dans la légende grecque, le déluge de Deucalion, et l'aventure de Phaéton sur le char du Soleil incendiant l'Éthiopie, se situaient précisément vers le même moment que l'histoire d'Épaphos; et la tentative malheureuse de Phaéton passait pour avoir déchaîné de grandes épidémies [4]. Certaines versions de la légende indiquaient même que Phaéton aurait voulu s'essayer à conduire le char du Soleil parce qu'Éphaphos lui avait reproché de n'en être qu'un bâtard [5].

(1) Voir ci-dessus p. 7 et p. 19.

(2) Le règne de Bnôn était compté 40 ou 43 ans (ailleurs 44). SYNCELL., p. 115 (Dindorf); MANETHO, éd. Waddell, p. 94 et s.; et voir ci-dessus p. 28 et p. 29.

(3) Voir ci-dessus, p. 28.

(4) EUSEB., *Chron.*, éd. Schoene, p. 29 (année d'Abraham 498 = 1527 av. J.-C.), éd. Helm, p. 42 et commentaire p. 79.

(5) OVID., *Met.*, I, 750; SERV., *ad. Æn.*, X, 189.

Pour comprendre cette légende de Phaéton et d'Épaphos, il faut se rappeler que les rois hyksôs, comme les pharaons égyptiens, se donnaient pour fils du Soleil et prirent des noms de couronnement solaires. Il faut songer d'autre part que c'est précisément vers la fin de la période hyksôs que l'usage du cheval et du char se répandit en Égypte [(1)], avant de gagner le monde égéen. Signalons enfin qu'une scholie d'Aratos rapporte qu'un fils d'Io se serait appelé Trochilos — *qui aurigandi arte inuenta in caelo aurigae sidus factus* [(2)]. La légende grecque voulait encore que, sous Bousiris, petit-fils et successeur d'Épaphos, l'Égypte eût été à nouveau éprouvée, et qu'une longue disette eût été à l'origine des sacrifices humains institués alors et elle parlait encore de terrible sécheresse sous le règne d'Ægyptos [(3)]. Quant aux épidémies et aux misères qui auraient frappé l'Égypte vers la fin des Hyksôs et dont la tradition égyptienne avait gardé le souvenir, elles furent peut-être dues aux guerres et à une désorganisation administrative; peut-être aussi, pour une part au moins, à des conditions météorologiques exceptionnelles et à l'absence de pluies dans la haute vallée du Nil après des années qui avaient été au contraire exceptionnellement pluvieuses [(4)].

Pour nous assurer, toutefois, que ce rapprochement n'est pas trompeur, il faut examiner si, dans l'ascendance et la descendance d'Épaphos, d'autres correspondances se retrouvent. Dans l'ascendance d'Épaphos ces correspondances restent incertaines. Le nom d'Io doit-il être rapproché de celui d'une « Grande épouse royale », Inni, qui est attesté pour la période Hyksôs par plusieurs scarabées [(5)] ? On en peut douter. Parmi les prédécesseurs d'Épaphos

(1) La première représentation certaine du cheval et du char date, semble-t-il, du règne de Touthmosis Ier. Voir dans *Revue d'Égyptologie*, tome VII, 1950, p. 37-46, l'étude de Mme Ch. Desroches-Noblecourt, que nous tenons à remercier ici pour les indications qu'elle nous a aimablement fournies. Première mention du char dans l'inscription d'Ahmès, fils d'Abana (*Urk.*, IV, p. 3, l. 5-6), et de l'attelage — sans doute attelage de chevaux — dans la tablette Carnarvon l. 1 [illegible] *Journ. eg. Arch.* III, p. 107, 1916); voir encore Säve- Söderberg, *Journ. of eg. Arch.*, 1951, p, 59.

(2) Schol. ad Arat., 161.

(3) Sur Bousiris voir ci-dessus p. 6. Sur Ægyptos sacrifiant sa fille sur l'ordre d'un oracle, puis se jetant dans le fleuve auquel il donna son nom, cf. Plut., *De fluv.* 1157, 10 et s.

(4) Rappelons que non seulement dans la chronologie traditionnelle grecque le déluge de Deucalion se situait vers la même époque qu'Io, mais qu'Eusèbe situait alors aussi le déluge survenu en Attique sous Ogygos (en la 260e année d'Abraham).

(5) Sur cette reine Inni, voir R. Weill, *op. cit.*, p. 780.

sur le trône d'Égypte, Télégonos et Or, ce dernier a un nom qui peut s'expliquer par le dieu Horus ou un nom en Horus comme on en trouve à l'époque hyksôs : un Horus Sehoteptaoui, notamment, paraît n'être autre qu'Aknenrê Apopi, dont le nom est peut-être à l'origine de celui d'Apachnan, prédécesseur d'Apôphis [1]. Mais on n'en saurait dire davantage. Quant à Télégonos, son nom est plusieurs fois porté dans la légende grecque. Sa consonance hellénique, cependant, ne doit pas nous arrêter; car il n'est pas rare que des étrangers, dans la légende, portent des noms grecs qui sont une adaptation ou une traduction de leurs noms indigènes : ainsi, pour ne prendre que ce seul exemple en Égypte, le roi Polybe dont Ménélas est l'hôte dans l'*Odyssée* et qu'une tradition tardive identifiait à un certain Thuoris [2]. Pour le nom de Télégonos, qui signifie « né au loin » comme l'atteste son emploi pour le fils d'Ulysse et de Circé, on peut se demander si son sens n'est pas le même que celui d'Heka Khasout, « roi des pays étrangers », d'autant que son père Or est qualifié dans Eusèbe de « pasteur », traduction fautive, mais courante dans l'antiquité, de la même appellation [3]. De fait, ce nom de Télégonos, aurait été également porté par un fils d'Épaphos [4]; ce qui semble indiquer qu'il a un sens et n'est pas un fruit du hasard.

L'étude des successeurs d'Épaphos et d'Apôphis est plus fructueuse.

Dans Josèphe se référant à Manéthon, le règne d'Apôphis est suivi par celui de Iannas, qui n'est autre que le roi Khian des inscriptions et des scarabées [5]. Dans le *Livre de Sôthis*, le successeur d'Apôphis porte un autre nom, celui de Séthôs; mais nous avons vu que le nom de Staan, abréviation de Seth-Iannas, que rapporte Africain, confirme ce que nous apprenaient déjà sa place et la durée de son règne, et prouve qu'il s'agit de deux noms désignant un seul et même personnage [6]. Or on sait que le dieu Seth était identifié avec le Baal cananéen [7]; et le nom de Bélos, que porte le successeur et petit-fils d'Épaphos, n'est autre que celui de Bel ou Baal [8]. Le nom de Bélos se présente donc comme la transcription

(1) R. Weill, *op. cit.*, p. 170-171, et 692-694.

(2) Euseb., *Chron.*, éd. Schoene, p. 52-53. Cf. *F. H. G.*, II, p. 581; et Manetho, éd. Waddell, p. 149, 151, 153, 245.

(3) Voir ci-dessus p. 18.

(4) Schol. ad Eur., *Or.*, 920 et 932.

(5) Voir ci-dessus p. 32.

(6) Voir ci-dessus p. 30.

(7) Voir ci-dessus p. 23.

(8) Voir ci-dessus p. 15.

grecque à travers le sémitique de celui de Séthos, porté par Iannas-Khian.

Cette conclusion paraît confirmée par l'examen du nom de Bousiris, que porte, dans une autre version de la légende grecque, le petit-fils et successeur d'Épaphos. Qu'il s'agisse d'un autre nom, mais du même personnage que Bélos, on n'en saurait douter, bien que les auteurs anciens les aient tenus pour deux rois différents. L'un et l'autre, en effet, sont donnés comme le successeur d'Épaphos, et ils n'apparaissent qu'alternativement, en s'excluant l'un l'autre, dans l'une ou l'autre version de la légende; de plus, l'un et l'autre sont tenus pour fils de la fille d'Épaphos et du dieu Poseidon, la seule différence étant que la mère de Bélos est toujours appelée Libye, tandis que la mère de Bousiris est appelée tantôt Libye et tantôt Lysianassa, autre nom de Libye apparemment [1]. Sous sa forme dernière de Bousiris, ce nom est à rapprocher de celui de la ville de Bousiris « Per-Ousir », c'est-à-dire « La Maison d'Osiris », dont il a dû subir l'influence. Mais ne doit-on pas plutôt le dériver primitivement de Sousirenrê, qui est le nom de couronnement solaire de Khian ? La légende d'Héraclès tuant Bousiris nous le donne à penser. Cette légende est assez surprenante, car elle implique un anachronisme choquant, que les Anciens eux-mêmes avaient relevé : Isocrate notait déjà qu'Héraclès avait vécu quatre générations après Persée, alors que Bousiris avait dû vivre quelque deux siècles avant ce même Persée [2]. Mais cet anachronisme s'explique, si l'on songe que le successeur de Iannas dans Josèphe, Africain et le Livre de Sôthis est un Archlès, dont le nom a dû être pris pour celui d'Héraclès [3].

Un dernier rapprochement, moins sûr, est suggéré par le Papyrus de Turin. Le dernier des six rois de la dynastie hyksôs y a nom Khamdi, et son règne,

[1] De Poseidon, Libye conçoit Bélos (Diod., I, 28; Paus., IV, 23, 10; Nonn., *Dion.*, III, 287; Apostol., XIII, 29) et Agénor (Schol. ad Eur., *Phoen.*, 158; Eustath., *ad Dion. Per.*, 889); Bélos et Agénor sont mentionnés côte à côte; Ps.-Apollod., III, 1, 11; Schol. ad Eur., *Phoen*, 5, et *Or.*, 932; Hygin., *Fab.*, 157; Tzetz., *Chil.*, VII, 350. Bousiris est donné comme fils de Libye et de Poseidon (Isocr., *Bus.*, XI, 10) ou de Poseidon et de Lysianassa (Ps.-Apollod., II, 5, 11; Tzetz., *Chil.*, II, 368).

[2] Isocr., *Bus.*, XI, 36. Cf. Ps.-Apollod. éd. Frazer, I, note de p. 224 et s., et Griffiths dans *Ann. Serv. Ant. Eg.*, XLVIII, 1948, p. 409-423.

[3] S'agirait-il à l'origine non de l'Héraclès grec mais de l'Héraclès phénicien mentionné dans Eusèbe (éd. Schoene, p. 28-29) bien avant l'Héraclès grec, vers le même moment que le père d'Épaphos Télégonos; et le nom de Kertôs aurait-il un rapport avec la fin du nom de Melkart ?

semble-t-il, doit être immédiatement antérieur à l'expulsion des Hyksôs par la XVIIIe dynastie ou l'avoir précédé de peu [1]. Ce nom présente une certaine analogie avec celui de Cadmos. Or ce Cadmos, selon Diodore et Eusèbe [2], fut chassé de Thèbes d'Égypte vers la Phénicie et de là en Grèce, et, à en juger par une indication d'Hécatée d'Abdère, son départ semble être en rapport avec l'expulsion des Hyksôs [3]. La métathèse *Qdm* en *Qmd* du sémitique en égyptien n'est pas impossible en raison de la plus grande difficulté de prononciation de la forme *Qdm*.

* * *

S'ajoutant aux indices et aux présomptions que nous avions recueillis dans la première partie de notre étude, cet ensemble de rapprochements, dont plusieurs, croyons-nous, ne sauraient faire de doute, nous paraît permettre d'identifier les descendants d'Io avec les derniers grands Hyksôs. Quoique la démonstration ne puisse être sur tous les points aussi rigoureuse qu'on le souhaiterait, n'est-elle pas aussi précise qu'on pouvait l'espérer pour une période aussi reculée et encore si mal connue, plus précise même ?

Or, dans une première étude des données de l'archéologie et de celles de la tradition légendaire relatives à l'époque mycénienne, nous étions, par des voies toutes différentes, arrivé dès 1946 à l'hypothèse que la venue d'Égypte en Grèce de Danaos et de Cadmos devait se situer à la fin de la Seconde Période Intermédiaire égyptienne, et, en conséquence, pouvait être mise en rapport avec l'expulsion d'Égypte des Hyksôs vers 1580-1570. Cette inférence, que nous n'avions présentée en 1946 que comme une hypothèse de travail, semble donc trouver sa confirmation dans nos recherches d'aujourd'hui sur la période prémycénienne. Mais réciproquement les conclusions de la présente recherche ne sont-elles pas corroborées par le fait qu'elles s'insèrent dans le cadre d'un système d'identifications beaucoup plus large, qui porte sur toute la période du Bronze Récent.

Ajoutons que, de fait, l'archéologie helladique a conservé la trace à l'époque des tombes à fosse de Mycènes, des apports égyptiens dont on retrouve ailleurs

[1] Voir ci-dessus p. 31 et s.

[2] Diod., I, 23, 4 (cf. Her, II, 49). Voir également Eusèbe, année 562 d'Abraham.

[3] Voir ci-dessus p. 16 et s.

le souvenir dans la légende de Danaos et de Cadmos, ou encore dans celle de Cécrops — qui, lui aussi, passait pour être venu d'Égypte en Grèce vers le même moment ou peu avant Danaos — ou, plus tard, dans celle de Persée. Car ces influences égyptiennes sur l'art helladique et peut-être sur les rites funéraires de cette époque ont été signalés depuis longtemps. Faut-il rappeler la représentation d'une feuille de papyrus sur une parure de la tombe III du Cercle des Tombes de Mycènes, ou encore la scène nilotique figurant un léopard en chasse dans un fourré de papyrus sur un poignard à lame incrustée d'or et d'argent de la tombe V [1]. Faut-il rappeler aussi que sur les stèles de ces mêmes tombes à fosse le cheval et le char sont représentés pour la première fois dans l'art helladique [2], cheval et char qui font leur apparition en Égypte avec les derniers Hyksôs [3] ?

En terminant cette étude, indiquons rapidement les conséquences de notre recherche tant en ce qui regarde l'histoire de l'Égypte qu'en ce qui touche l'histoire primitive de la Grèce.

En ce qui concerne l'Égypte, une confrontation plus attentive des listes dynastiques manéthoniennes, du Papyrus de Turin et des autres documents égyptiens concernant les Hyksôs nous a permis de réduire certaines divergences apparentes que présentaient les listes manéthoniennes, et de retrouver dans le Papyrus de Turin la trace de la domination hyksôs jusqu'en Haute Égypte,

(1) Voir G. Karo, *Schachtgräber von Mykenai*, nº 76, p. 54, et pl. 30 (cf. Matz, dans Otto-Herbig, *Handb. d. Archaeologie*, p. 266), et nº 765, p. 138, pl. 93-94 (cf. Matz., *ibid.*; et Charbonneaux, *L'art égéen*, pl. 50, avec bonne reproduction). Pour les influences égyptiennes sur les rites funéraires, voir Axel Persson, *New tombs at Dendra Near Midea*, p. 111-119, etc. D'autres rapprochements qui sont à étudier de plus près ont été faits entre le contenu des tombes à fosse de Mycènes et certaines découvertes de Byblos et de Ras Shamra; sur Byblos voir en particulier *Syria*, III, 1922, p. 298; sur Ugarit, Cl. Schaeffer, *Ugaritica*, I, p. 69.

(2) Stèles I, IV et V (toutes trois trouvées sur la tombe à fosse V, qui contenait trois hommes), VIII et IX : Karo, *ibid.*, p. 33, fig. 12, et pl. V-VII; *B. S. A.*, XXV, p. 134, fig. 30, et pl. XIX-XXI. A la même période appartient la bague d'or trouvée dans la tombe à fosse IV de Mycènes, avec représentation de chasse au cerf en char (Karo, *ibid.*, pl. XXIV, nº 240, et p. 73-[illegible] *J. H. S.*, XLV, 1925, p. 34, fig. 35. Pour la Crète, voir Pendlebury, *The Archaelogy of Crete*, pp. 221 et 270.

(3) Sur ce que Danaos passait pour avoir rapporté d'Égypte aux Grecs (pentécontore, art de creuser des puits et d'irriguer les champs, etc...), voir Roscher, *Lexicon*, s. v. *Danaos*, col. 954, et Pauly Wissowa, s. v. *Danaos*, col. 2095. Sur les inventions ou importations attribuées à Io, Cadmos, Danaos et Cécrops dans le domaine de l'écriture, voir notre article dans le prochain fascicule de *Minos*.

avec le règne à Thèbes d'un Sousirenrê, qui ne peut être autre que Sousirenrê-Khian. Il apparaît donc que ce règne se situe assez peu de temps avant l'achèvement de la restauration nationale thébaine sous Kamès et Ahmosis, qui, en conséquence, paraît suivre immédiatement, ou presque, le règne des grands Hyksôs, ce dont nous possédions déjà d'autres indices.

Pour ce qui est de l'identification d'Épaphos et de ses descendants avec l'Hyksôs Apôphis et ses successeurs, l'apport de notre enquête, pour l'histoire d'Égypte, est assez mince. Aussi bien sont-ce les textes égyptiens qui peuvent éclairer l'histoire primitive de la Grèce, bien plus que les légendes grecques ne peuvent venir en aide à l'égyptologie. Cette identification ne modifie guère l'idée que nous pouvions déjà nous former de la domination des Sémites en Égypte durant la période hyksôs; domination sémitique à laquelle l'enlèvement d'une princesse argienne par des marins de Phénicie ne change guère [1].

En ce qui concerne la Grèce et le bassin égéen, en revanche, cette identification, si du moins nous sommes parvenu à l'établir comme nous le croyons, est beaucoup plus importante. Car elle nous fournit un premier repère pour l'interprétation de la période qui couvre la fin du Bronze Moyen et le début du Bronze récent, en Grèce, en Crète et même à Troie, en nous permettant de situer la venue de Cadmos et de Danaos en Grèce vers la fin de la domination hyksôs en Égypte [2].

Du point de vue de la méthode, par ailleurs, n'est-il pas important d'avoir pu retrouver dans les documents égyptiens la trace de personnages de la légende grecque aussi lointains et en apparence aussi fabuleux qu'Épaphos et que les descendants d'Io ?

Janvier-octobre 1951.

Jean Bérard.

[1] Voir ci-dessus p. 14 et s.

[2] Il faut noter que le nombre de règnes depuis Apôphis et Epaphos jusqu'à la fin de la dynastie est le même dans la liste manéthonienne rétablie d'après Josèphe et dans la légende grecque.